This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BV
5085
.G89
A 459192

MYSTICISME

ET

CHRISTIANISME

PAR

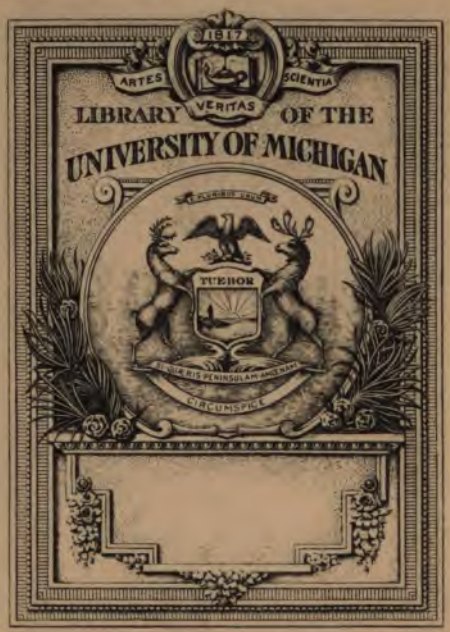
J. F. GRUET.

«L'homme n'est ni ange ni bête, qui veut faire l'ange fait la bête.» (Pascal.)

«Le Christianisme n'est point le cercle infernible de Bossuet; c'est un cercle qui s'étend à mesure que la société se développe; il ne comprime rien, il n'étouffe rien: il ne s'oppose à aucune lumière, à aucune liberté.»
(Guizot, *Études historiques*, I, p. 133).

STRASBOURG,
SALOMON, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DES SERRURIERS, 30.

1852.


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

BV
5085
.G89

320

MYSTICISME

ET

CHRISTIANISME

PAR

J. F. GRUET.

«L'homme n'est ni ange ni bête, qui veut faire l'ange fait la bête.» (PASCAL.)

«Le Christianisme n'est point le cercle inflexible de Bossuet ; c'est un cercle qui s'étend à mesure que la société se développe ; il ne comprime rien, il n'étouffe rien ; il ne s'oppose à aucune lumière, à aucune liberté.»
(CHATEAUBRIAND. *Etudes historiques*, I. p. 132).

STRASBOURG,
SALOMON, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DES SERRURIERS, 30.

1852.

PARIS

IMPRIMERIE DE PH. ALB. DANNBACH, RUE DU BOUCLIER, 1.

A

M. G. GOGUEL,

Pasteur à Sainte-Suzanne (Doubs).

Mon cher M. Goguel,

Votre sympathie m'est trop précieuse pour que je laisse passer la première occasion qui s'offre à moi de vous en témoigner publiquement ma reconnaissance. C'est une fête que mon esprit promettait depuis longtemps à mon cœur. — Daignez en accepter l'hommage en acceptant la dédicace de cette Thèse. A défaut d'autre mérite elle a du moins celui d'être une franche et sincère profession de ma foi. C'est ce qui explique le retard que j'ai mis à la présenter ; avant d'arborer un principe, ne faut-il pas s'assurer de pouvoir y rester fidèle ?

Il y a peut-être dans ces quelques pages certaines idées que vous ne partagez point. Cette considération ne m'a pas empêché de les placer sous l'égide de votre nom ; car je sais que vous êtes de ceux qui dans leur entière confiance en l'avenir du protestantisme, en adoptent, sans restriction et sans crainte, l'immortelle devise.

Il y a aussi, je ne me le dissimule pas, de nombreuses imperfections ; mais votre bienveillance les oubliera comme votre tolérance excuse quelques dissentiments, pour nous réunir dans une parfaite conformité de bonnes intentions.

Tout à vous, de cœur, et à toujours.

J. F. GRUET.

Strasbourg, le 1er juin 1852.

Vigneaux
3-6-30

INTRODUCTION.

Une étude sur le mysticisme semble au premier abord inopportune et surannée. Ce mot rappelle ordinairement l'idée d'exagérations religieuses. Or, jamais elles ne furent moins à craindre. Bien loin derrière nous est le temps où l'on se passionnait pour les ravissements de la vie contemplative et du silence amoureux ou pour les querelles sur les états d'oraison et sur l'efficacité de la grâce. Nul ne prendrait plus au sérieux les rêveries de Mesdames Guyon et Bourignon ; le nom de Swedenborg lui-même est tombé dans le domaine des fictions, et c'est bien à juste titre que St.-Martin, cet autre Jacob Bœhme, ce dernier représentant de l'illuminisme en France, est surnommé le *philosophe inconnu*.

Mais sans ressusciter d'oiseuses controverses et sans pourfendre des fantômes, ne peut-on pas envisager le mysticisme sous une face encore nouvelle et des plus propres à fournir des indications précieuses sur la manière dont le christianisme doit être compris? N'y a-t-il pas un enseignement à déchiffrer dans ses erreurs, une espérance de vie à recueillir dans ses paroles de mort et sur sa tombe une bribe de vérité?

Telle est la pensée de ce travail. Elle nous a été sug-

gérée par des considérations dont nous devons dire un mot afin qu'on ne puisse en rien se méprendre sur notre but et sur nos vues.

Il n'est pas rare d'entendre dire que la religion est un principe étranger à la vie actuelle et au monde, qu'elle est et doit rester en dehors et au-dessus des préoccupations d'ici-bas. Beaucoup se croient les seuls vrais chrétiens qui se la représentent ou même la présentent ainsi. Ils dédaignent et réprouvent toutes les pensées, tous les sentiments, tous les plaisirs qui tiennent à la terre et prétendent par là se conformer le mieux à l'esprit de l'Évangile, servir le plus dignement les intérêts éternels.

A considérer ainsi le christianisme, il y a, selon nous, grande erreur et grand danger. Et en effet, a-t-on réussi, comme on le croyait, à tourner le plus sûrement par ce moyen les âmes vers le ciel? C'est tout le contraire qui est arrivé. Le désordre qui règne dans les idées, le dépérissement que l'on remarque dans les croyances et qui sont pour notre époque un si grand sujet de tristesse et d'effroi le démontrent assez. Rien de plus simple à expliquer. On a voulu séparer la cause de la religion de celle de l'esprit humain et de la société; l'esprit humain et la société ont subi cette séparation. On a prononcé de par l'Évangile anathême sur le monde; le monde n'a pas craint l'anathême. De par l'Évangile on a dit: «Le règne de Dieu n'est pas de ce monde; le monde a voulu régner sans Dieu.» Après la séparation sont venues les attaques.

Assez longtemps, dirent les uns, le christianisme a tenu l'intelligence en tutelle et fait peser l'interdit sur la *plus grande* partie du genre humain. Assez longtemps, *il fut un obstacle aux conquêtes* de la science, un attentat

à notre dignité personnelle, une arme constamment dirigée contre les précieuses prérogatives que nous tenons de Dieu. L'heure est venue pour la raison de revendiquer ses droits; qu'il se défende. Il a fait son temps, dirent les autres, c'est une machine détraquée une institution qui se lézarde et se démembre, semblable à ces châteaux démantelés, derniers vestiges d'une ancienne grandeur. Quelque imposant, quelque bienfaisant même qu'ait été son rôle dans le passé, désormais il est inutile. Ses leçons de renoncement ne seront plus suivies, ses exhortations au sacrifice ne seront plus écoutées, ses conseils de résignation seront maudits et rejetés. Que les souffrances d'ici-bas, ajoute-t-on, soient un gage et comme une lettre de change sur l'éternelle félicité, c'est sans doute une belle et consolante pensée; mais est-elle suffisante pour essuyer les pleurs de cette jeune mère, dont la mamelle tarie ne pourra faire vivre le fruit de ses entrailles? Est-elle suffisante pour étouffer le double blasphème de ce vieillard, qui sur sa litière de mort doute ou se plaint de la divine Providence et dont le dernier râle est une malédiction contre son père de lui avoir donné le jour?

Si, par un reste de vénération ou peut-être aussi par des sentiments moins respectables, la plupart de ceux qui s'éloignent de la religion chrétienne n'osent ainsi lui déclarer ouvertement la guerre; s'ils se font une règle d'être toujours à son égard réservés et circonspects, toujours est-il que les secrets mobiles de leur défection sont puisés à peu près au même ordre de faits et d'idées. — C'est au dessus des forces ordinaires de l'homme, vous diront-ils dans leurs moments de franchise, de briser tous les liens *qui l'attachent à la terre*, de fouler aux pieds tous les trè-

sors du monde, de s'imposer des douleurs et d'avoir constamment les yeux fixés vers le ciel.

A n'en point douter, telle est souvent l'idée qu'on se fait du christianisme. Selon les uns, il exige des sacrifices et prescrit des devoirs contraires aux lois et aux besoins de notre nature physique; selon les autres, il viole par ses enseignements les lois de notre nature raisonnable et méconnaît ou condamne les aspirations légitimes de notre époque. Partant de là, ceux-ci le combattent comme dangereux; ceux-là l'abandonnent comme inutile.

Ces accusations seraient-elles fondées? — Serait-il vrai que le christianisme fût l'irréconciliable ennemi de la raison et de ses recherches, du corps et de ses besoins, du monde et de ses richesses? — Mais alors, il ne serait plus qu'un acheminement à la vie du cloître, son idéal de perfection ne consisterait plus qu'en une mélancolique et stérile contemplation. Mais alors, pourquoi chercherait-il à calmer le feu des ulcères qui rongent notre société? Aux malheureux qui l'implorent il n'aurait plus qu'à donner ces désespérantes consolations: «La terre est une vallée de larmes, la misère est ton lot, souffre et meurs, tu seras peut-être sauvé.» La piété ne saurait plus fleurir et s'enraciner dans les âmes sans avoir des macérations, des initiations, des évocations pour prélude et des convulsions pour cortége. Mais alors aussi, l'on pourrait dire que le monde est condamné à osciller sans cesse entre la superstition et le scepticisme, et l'homme à consumer misérablement son existence dans une éternelle agonie entre le délire et le néant.

Ou bien, n'y aurait-il dans tout cela que méprise et mal-*entendu? Toutes ces* attaques, toutes ces défections ne

reposeraient-elles que sur une déplorable confusion d'idées ? C'est la conviction que nous avons acquise après un examen attentif des griefs qu'on exprime communément contre le christianisme, griefs dont nous reconnaissons toute la gravité, en présence des résultats qu'ils ont produits. Il nous a été démontré que les détracteurs et les déserteurs de la religion chrétienne la confondent presque toujours avec certaines conceptions, qui se sont abritées sous sa tente et parées de son nom, mais qui n'en ont pas moins une origine étrangère, des principes différents et des conséquences opposées. Ces conceptions peuvent être comprises dans la dénomination générale de mysticisme.

Si donc, il était bien prouvé que c'est le mysticisme, défini dans ce sens, et non le christianisme qui condamne ou méprise le mouvement intellectuel et le développement matériel des sociétés, on verrait certainement tomber bien des préventions, disparaître bien des doutes, se dissiper bien des causes d'indifférence ou d'hostilité. Le moment est venu d'enlever à l'incrédulité son dernier prétexte et à l'ignorance sa dernière redoute.

Bien des hommes aujourd'hui contempteurs des principes chrétiens en deviendraient les plus fervents admirateurs, s'ils les connaissaient mieux, s'ils ne les identifiaient dans leur pensée avec ce qui n'en est que l'informe pastiche ou la hideuse caricature. La lutte et le choc des intérêts contemporains ne sont nullement un obstacle à la renaissance des idées religieuses. En vain suivons-nous haletants toutes les péripéties du drame de la vie, en vain nous lançons-nous à corps perdu dans la mêlée ; l'heure arrive toujours où l'âme éprouve le besoin de nouvelles émotions, où la *pensée, après* de cruelles déceptions et de poignants mé-

comptes, se sent attirée par un charme irrésistible vers des régions plus sereines, vers de plus paisibles sanctuaires. Ainsi qu'un voyageur fatigué d'un long trajet par les champs que les feux du soleil ont desséchés, nous sommes heureux de découvrir un endroit délicieusement ombragé, de nous y réfugier, d'y prendre un peu de repos et d'y faire monter jusqu'au ciel les accents d'une invocation solitaire. Et ce n'est pas là un tableau que nous traçons au gré de notre fantaisie, c'est un fait que nous constatons, c'est un phénomène qui s'est montré dans toutes les époques fécondes en agitations et en orages; c'est une loi de notre nature. Seulement, cette heureuse disposition enfante bien souvent des réactions exagérées. Ainsi, pour ne parler que de ce qui rentre dans notre sujet, c'est au milieu des commotions qui précédèrent et suivirent la venue de J.-C. au monde que le mysticisme (en tant qu'il est un contrepoids excessif aux préoccupations terrestres) a brillé du plus vif éclat. Les théosophes de l'école d'Alexandrie le préconisent et le propagent activement par leurs spéculations; les intrigants l'exploitent par leurs scènes de magie et de théurgie; les anachorètes le pratiquent par le plus sombre et le plus rigide ascétisme dans les déserts de la Thébaïde. Il exerce alors un prestige si grand qu'il peut empreindre au front du christianisme naissant un cachet qui s'est conservé jusqu'à nous. On le retrouve dans presque tous les temps de fermentation essayant d'arrêter le courant des idées et des doctrines contradictoires et de se mettre à leur place. Il combat vaillamment dans l'arène enflammée de la scholastique, surnage dans le torrent du 16^{e} et du 17^{e} siècle; et relève la tête en face de Voltaire. C'est la loi providentielle des contrastes. Elle se vérifie à toutes les pages de

l'histoire et contribue après tout au triomphe de la vérité.

Serait-il étonnant que cette loi devînt un agent de régénération de nos jours? Une réaction dans le sens des idées mystiques est impossible ; mais un retour aux saines idées religieuses ne l'est pas. Somme toute, l'esprit du siècle n'est pas si malade que toute chance de guérison soit enlevée. Il n'est pas si foncièremeut corrompu que le dépeignent de funèbres prophètes qui vont sans cesse criant par dessus les toits : «Les Dieux s'en vont, la religion se meurt, la religion est morte.» — Que sont donc toutes les conquêtes de la science moderne, toutes les productions littéraires, artistiques, industrielles? Que sont tant de généreuses espérances, tant de nobles efforts, tant de sublimes erreurs? Certes, ce ne sont pas des signes de décadence. Allez, allez, en plongeant la sonde au fond de ce monde houleux et menaçant, on trouve bien encore quelques restes précieux, quelques débris de vertu ; en scrutant au fond de toutes nos inquiétudes, on découvre sûrement des aspirations divines et chrétiennes, auxquelles il ne faudrait peut-être que rappeler leur origine pour les empêcher de s'égarer et de se perdre.

Il n'est par conséquent ni sans importance, ni sans actualité, ni peut-être sans utilité de placer le pur christianisme en regard des conceptions qui ont contribué fortement à jeter sur lui le discrédit et l'opprobre, et de mettre en relief leurs caractères distinctifs et différentiels. C'est l'objet de cet écrit. Dans ce but, nous avons circonscrit notre champ d'observation dans un cercle tout pratique, dans une étude presque entièrement resserrée entre les bornes de la vie morale et religieuse. On le voit. Nous n'entendons nullement pénétrer dans les profondeurs psy-

chologiques et métaphysiques d'où sort le mysticisme, ni, remontant à sa source historique, le suivre à travers les âges dans ses nombreux affluents, dans ses diverses dénominations. Un aperçu général, une vue synthétique et pour ainsi dire à vol d'oiseau, suffira pleinement à notre dessein. D'ailleurs ne serait-il pas téméraire de vouloir reprendre en sous-œuvre les savants travaux que nous possédons sur ces matières[1] ?

Bien moins encore avons-nous la prétention d'avoir tiré parti contre le mysticisme de tous les arguments que peut fournir le christianisme dans son histoire et dans ses principes constitutifs. Cependant nous croyons avoir assez montré combien est grande la distance qui les sépare et grande l'illusion de ceux qui les confondent. Quel que soit enfin le sort réservé à cette petite dissertation, elle conservera toujours à nos yeux le mérite de nous avoir procuré le contentement qu'on éprouve après l'accomplissement d'un devoir.

---

[1] Cousin, Histoire de la Philosophie moderne, tom. 2. 9e leçon. — Fries, *Tradition, Mysticismus und gesunde Logik; in Daub's und Creutzer's Studien*, Vol. 6°. — *Vater's Worte über Mysticismus und Protestantismus, Kœnigsberg*, 1812. — Borger, *de Mysticismo*, Hag. com. 1820. — Th. Huenerwadel, *oratio de iis qui in religione nimii esse, modum ve excedere dicuntur, mysticis, fanaticis et pietistis;* Bern, 1827. 8°, etc.

MYSTICISME ET CHRISTIANISME.

État de la question. Méthode et division.

Il importe avant tout, et ce n'est pas de notre tâche la partie la moins difficile, de donner du mysticisme une idée claire et complète. Comment en effet définir d'une manière adéquate une doctrine ou plutôt un assemblage de doctrines le plus souvent formées sans égard aux lois de la raison et aux données de la science? Comment exprimer l'ineffable, analyser l'insaisissable, montrer au doigt l'invisible? Disons-le dès l'entrée: il y a dans le mysticisme tout un monde de phénomènes surnaturels ou extranaturels dont la description exacte et l'appréciation rigoureuses sont à peu près impossibles. Pour pénétrer tous les mystères de cette vie fantastique, il faudrait les avoir éprouvés soi-même, être *voyant*, jouir en quelque sorte d'un sixième sens, participer en quelque chose de la nature des sylphes et des gnomes. Force nous est donc de renoncer à décrire une des phases du mysticisme, celle où, planant dans des sphères inaccessibles à l'esprit il se confond, semble-t-il à l'œil ordinaire, avec les fluides aëriformes. Mais tout en lui n'est pas confus et vaporeux: Il est un point de vue d'où il apparaît sous des traits plus saillants, avec des teintes plus vives et des tons mieux accusés. C'est par là que nous le voulons aborder et que nous essaierons de *le saisir.*

Deux modes d'observation se présentent tout d'abord : ou bien on peut consulter la nature humaine et chercher à démêler au milieu des diverses manières dont elle est impressionnée l'origine, la formation, les caractères du mysticisme, c'est la déduction psychologique ; ou bien on peut le montrer peint par lui-même, le surprendre pour ainsi dire en action et déterminer ses principes par l'examen comparatif de ses productions, c'est la déduction historique. Mais de ces deux procédés, aucun ne satisfait complétement aux conditions prescrites par le but que nous avons assigné à notre étude et par le cadre où nous devons nous restreindre pour ne pas dépasser les limites ordinaires d'une dissertation académique. Nous avons cru devoir en employer un troisième qui n'est, à vrai dire, que la résultante des deux autres.

Pour peu qu'on examine avec attention la série des conceptions philosophiques et religieuses qui se disputent à travers les âges l'empire de la vérité, l'on remarque bientôt que leurs nombreuses divergences peuvent en fin de compte se résumer à quelques notions suprêmes diversement conçues. Si donc nous prenons position à l'un de ces points culminants, il nous sera possible d'apercevoir la génération des idées mystiques, puis interrogeant la grande voix de l'histoire d'en apprécier les principaux effets soit dans le sanctuaire de la pensée, soit dans le champ de la vie. De cette manière nous connaîtrons le mysticisme dans sa source et dans ses manifestations et pourrons enfin le soumettre au creuset de l'Évangile : Deuxième opération, dernière critique qui servira de contre-épreuve à l'analyse dialectique.

I.

DU MYSTICISME EN GÉNÉRAL.

---

§ 1.

ORIGINE ET FILIATION DU MYSTICISME.

Quel doit être l'office de la raison, sa compétence et son autorité dans le travail de la vie spirituelle, dans le débat de nos croyances et de nos déterminations ? Telle est la question à laquelle on est invinciblement et constamment ramené par toutes les forces de la logique dans la plupart des recherches de la pensée. Quoiqu'on fasse on ne saurait l'éluder : Religion, philosophie, politique, elle embrasse tout dans son immense réseau. Elle est la clef de voûte de toutes les théories, l'ultima ratio de tous les conflits d'idées et de sentiments. Elle sera notre boussole et notre fanal.

Pour résoudre cette question mère, il n'est que trois alternatives : ou bien vous proclamez l'omnipotence absolue de la raison, ou bien vous partez de son impuissance radicale, ou bien vous en limitez les attributions et l'exercice. De ces trois solutions sortent trois gerbes de systèmes qu'on peut représenter comme les types de tous les autres. Nous n'avons à nous occuper ici que de la seconde qui, à *elle seule*, *renferme* toutes les idées mystiques.

A l'aspect des innombrables opinions apportées, emportées et rapportées sans cesse par la vague du temps ; à l'aspect de cette mêlée confuse et brûlante, de cette interminable cohue d'explications et d'intérêts qui se croisent, se heurtent, se combattent, on a peine à se défendre d'un mouvement d'inquiétude et de défiance. On se prend, il faut en convenir, à douter de soi-même et des autres. Mais ce premier sentiment tout naturel et tout instinctif engendre des effets différents selon le caractère de ceux qui l'éprouvent. Si les hommes au cœur mâle et à l'esprit fortement trempé se remettent d'ordinaire de cette secousse inévitable, en triomphent et s'élancent avec plus d'ardeur mais aussi plus de prudence à la conquête de la vérité ; il en est d'autres qui se laissent aller au découragement, tiennent l'intelligence pour impuissante ou suspecte, et concluent bientôt à la stérilité de ses travaux, à l'inanité de ses efforts, à la présomption de ses recherches. De là deux tendances, qui, pour être en bien des points diamétralement opposées, n'en ont pas moins une source commune et quand elles sont conséquentes, des résultats identiques. Les uns, raillent ou regardent en pitié les investigations de la raison et sans souci des problèmes qui surgissent de toutes parts, se retranchent derrière une orgueilleuse incertitude, érigent le doute en système, doutent du monde, du vrai, du faux, de leur existence et par suite de leur incertitude même : C'est le scepticisme. Les autres, bien que convaincus de l'imbécillité ou de la perversité de la raison, repoussent de toute la puissance de leur âme la froide insensibilité du sceptique. Tourmentés qu'ils sont d'un violent désir de connaître le vrai ou plutôt de le sentir et de l'aimer, ils *se livrent, corps et âme*, à toutes les suggestions de leur

sentiment, s'abandonnent aux caprices de leur imagination, ou s'adressent à quelque révélation surnaturelle : Voilà le mysticisme. Il est donc dans l'acception la plus générale, la recherche de la vérité sans le concours de la raison. Tel est le principe d'où il jaillit sous les deux formes qu'il revêt successivement ou simultanément dans l'histoire comme système spéculatif et comme système religieux. Résumons en effet son travail de formation.

Lorsque les notions encore vagues et confuses qui résultent du jeu naturel des facultés de l'homme se font jour en sa conscience et lui révèlent l'infini, lorsqu'il entrevoit une mystérieuse puissance cachée derrière les phénomènes tour à tour effrayants ou sublimes qui se déroulent dans la nature, un profond sentiment de faiblesse et de misère, d'admiration et d'enthousiasme le saisit et le pénètre. Si la réflexion élabore, élucide et contrôle ce fait rudimentaire de sa conscience, il découvre bientôt en lui l'action de deux séries de lois et l'obligation de les accomplir, l'une étant l'expression des rapports réguliers et nécessaires qui l'unissent au monde visible ; l'autre, l'expression des rapports non moins réguliers et non moins nécessaires qui l'unissent au monde invisible ; l'une, correspondant à sa nature sensible, l'autre à sa nature spirituelle ; la seconde supérieure, mais non contraire à la première. Dès lors à l'idée de sa faiblesse se joint la conscience de sa force ; à la crainte, à la dépendance, à l'abattement ; l'amour, la confiance et la liberté.

Si au contraire, soit faiblesse, soit paresse d'esprit, il s'arrête à cette inspiration première, instinctive et spontanée, *s'il s'abandonne* aux émotions affectueuses ou terribles

qu'elle fait naître au-dedans de lui, elle le trouble, l'éblouit et l'égare. Elle ne reste pas longtemps à l'état latent et nuageux, mais acquiert bientôt par la succession des idées et des faits un degré de lumière et d'intensité qui la transforme en croyances. Le mystique qui n'aperçoit pas et n'accepte pas l'action lente et cachée de ses facultés, y voit l'effet de la grâce, le legs d'une révélation surnaturelle. Alors, tout ce qui vit et s'émeut en lui se reporte et se soumet à l'idée de Dieu. Le sentiment, comme multiplié par toutes les forces perdues de l'intelligence ; l'imagination, comme embrasée par toutes les flammes étouffées de la raison et de la volonté, exercent seuls sur lui leur enivrante influence et leur despotique empire.

C'est ainsi que l'homme dans l'état naturel conçoit son premier dogme. Il apparaît sur la terre encore meurtrie du dernier cataclysme. Partout il trouve des images de la Divinité ; dans le soleil qui brille, dans l'éclair qui fend la nue, dans la rafale qui gronde. Rencontre-t-il sur son chemin un objet qui le frappe, une pierre, un arbre, un animal ? Il a peur, il admire, il s'abaisse, il se prosterne. Est-il malheureux ? Il implore. Est-il heureux ? Il rend grâces. Il divinise la nature, il divinise son semblable, il se divinise lui-même. Et après, lorsque sa notion de l'entité souveraine s'élève au-dessus du temps et de l'espace, rien de ce qui est terrestre, temporel, humain n'a de prix à ses yeux et ne mérite son regard. Il accuse la terre, il accuse les hommes, il s'accuse lui-même. Il invente un génie malfaisant dont il se croit l'instrument et l'esclave.

En vain son âme lui paraît-elle tenir en quelque chose de l'essence divine ; elle n'échappe point à la malédiction *de tout ce qui n'est pas Dieu* lui-même, elle est un prin-

cipe dégénéré, flétri, corrompu par les étreintes du corps et perpétuellement souillé par le souffle du monde.

Quelle doit être la morale de l'homme asservi par cette conviction ? Quelle sera logiquement la jurisprudence de sa vie, la dernière étape de sa destinée ? Rechercher les moyens de secouer le joug dégradant de l'idée qui l'obsède ? Il ne l'ose de peur d'enfreindre au verdict de Dieu et de ternir en lui l'influence divine par une résolution fille de son impure volonté. Agir ? il ne le peut, parce que son corps, œuvre de damnation, ne peut enfanter que de sœuvres maudites. Il n'a qu'à courber la tête dans l'attente et le silence ; il n'a qu'à se tenir prêt à rentrer au premier appel dans le sein de la seule réalité. Il faut donc qu'il se dégage le plus possible de tout ce qui l'en sépare, il faut qu'il fasse autour de lui le vide et la solitude. *Eh ! que me fait tout ce qui n'est pas celui qui est ?* Voilà la suprême formule, *Qu'importe ?* Voilà le dernier mot du mystique. Ses titres caractéristiques sont indifférence et dédain. Indifférent à tout ce qui n'est pas Dieu même, dédaigneux de tout ce qui l'entoure ; il ne connaît ni les joies ni les douleurs de la terre. Les efforts de la pensée, les sacrifices, les dévouements, la vertu en tant qu'elle se résout en des actes vulgaires, toute relation avec les hommes est pour lui chose futile, mesquine, inutile, méprisable en comparaison de la grande affaire, la communication et l'union avec Dieu. «L'homme vraiment pieux s'abstient également du bien et du mal en cette vie» dit la *Bhagavad-Gîta*[1]. «L'âme se dé-

[1] La *Bhagavad-Gita* est un dialogue philosophique entre Crichna (le Dieu Vichnou incarné) et son élève. Elle fait partie d'un grand poëme épique (le *Mahâbhârata*) d'une haute célébrité chez les Indiens, et que l'on fait remonter à près de mille ans avant notre ère.

«*Mente devotus in hoc œvo utraque* demittit bene et male facta.» Trad. de *Schlegel, page 137.* Bonn, 1823.

pouille de toute forme, dit Plotin[1],.... elle quitte tous ses vêtements et s'avance nue vers le sanctuaire où réside le Dieu.» «Dans cette solitude mentale où elle traite seule à seule avec son Dieu, elle s'écoule et se liquifie en Dieu ou elle se quitte elle-même, non seulement pour s'unir au bien-aimé, mais pour se mêler toute et se détremper en lui; elle goûte la véritable extase, ce saint excès de l'amour divin[2].»

Mais la vie mystique a ses degrès et ses nuances : il convient de les marquer. Elle parcourt trois phases différentes : l'ascétisme, le quiétisme, l'illuminisme.

La vie ascétique est pour ainsi dire le vestibule, l'introït du mysticisme. C'est l'effort héroïque de l'âme pour briser tous les liens qui l'enchaînent à la terre, pour renverser tous les obstacles qui pourraient l'empêcher de se frayer une route vers le ciel et d'entrer en rapport direct avec Dieu. Le corps est pour elle un cachot où elle manque d'air et de lumière, le monde une continuelle occasion de chute et de scandale. C'est donc une loi, c'est donc un besoin pour elle de s'isoler, et surtout de mortifier, de stigmatiser, de flageller, de débiliter la chair, et d'en paralyser la vie dans ses fonctions principales, dans l'alimentation et la reproduction. *Sublatâ mali causâ*.... N'est-ce pas d'ailleurs le cachet de toute affection vive et profonde, de se sacrifier, de s'immoler pour son objet. De là les jeûnes, les pénitences, les souffrances volontaires; de là les solitaires, les anachorètes, les cénobites; de là les corporations et les cloîtres.

---

[1] *De l'École d'Alexandrie*, page 113. Barthélemy St.-Hilaire, *Plotin, cinquième Ennéade, liv.* III, 17.

[2] *Saint François de Sales.*

Mais là ne s'arrête pas la fièvre mystique. Elle touche à sa seconde période. Toutes ces macérations, toutes ces expiations, qu'est-ce? Un régime souvent efficace et salutaire pour purifier le mondain, fortifier le chancelant, prévenir les rechutes. C'est une quarantaine. Rien de plus. L'âme n'en a pas toujours besoin. Il en est même qui sont douées originairement d'une telle puissance d'élan vers Dieu qu'elles ne pourraient qu'y perdre de leur fougue et de leur impétuosité. A quoi sert l'adoration extérieure, l'admiration des merveilles de la nature? A nous révéler le Créateur, à manifester ses bienfaits, à témoigner de notre soumission à sa volonté, dira le bon sens — à obscurcir son image en la montrant à travers des objets sensibles, à détruire les forces vives du cœur capable de le connaître sans intermédiaire et sans guide, répond le mystique. «Celui qui dans l'oraison se sert d'images, de figures, »d'idées, ou de ses propres conceptions, n'adore point »Dieu en esprit et en vérité, dit Molinos[1].» Se tourner vers Dieu sans préparation ni raisonnement, sans faire le moindre effort, sans parcourir la chaîne de ses perfections et de ses attributs; se tourner vers lui, comme l'aiguille aimantée vers le nord, être attiré vers lui, comme la pierre vers le centre de la terre, sans en avoir conscience et par un mouvement naturel, spontané, subit, instinctif, instané: C'est de notre nature, c'en est l'essence. Il faut que l'émission de la grâce divine nous pousse à faire abstraction de nos facultés, de nos penchants, de notre être tout entier, à nous oublier nous-mêmes pour ne penser,

[1] *Actes de la condamnation des Quiétistes*, page XXIV, 18e prop. Bossuet. *Paris 1697.*

je me trompe, pour n'aspirer, pour ne converger qu'au foyer céleste, pour ne voir que lui, pour ne sentir que lui, pour nous abîmer perpétuellement dans un commerce immédiat, dans une union intime, essentielle, substantielle et consubstantielle avec lui. Le bonheur, c'est de ne pas être. Le devoir de tout ce qui est, c'est l'anéantissement. Pur amour et passivité: voilà les deux pôles de la destinée humaine. Tel est l'idéal de la vie d'après le quiétisme.

Enfin le mysticisme embrasse encore une autre classe de phénomènes que nous avons désignés du nom commun d'illuminisme. Dans les sociétés antiques, chez les peuples nouveau-nés à la vie de l'intelligence, on croit marqué d'un sceau divin, honoré d'un privilége exclusif celui qui par son génie s'élève au-dessus de ses contemporains. «*Nemo vir magnus*, dit Cicéron, *sine aliquo afflatu divino unquam fuit.*» Cette idée qui joua un si grand rôle dans la théologie de toutes les croyances de l'antiquité et qui exerça une si heureuse influence sur les destinés du peuple juif devait tout naturellement se conserver et s'étendre avec la conception qui lui sert de base. Aussi, la voit-on se glisser partout à la faveur de l'épuisement et des ténèbres. Toute forte inspiration est la descente d'un esprit, toute velléité mauvaise, l'excitation d'un démon, tout noble instinct la visite d'un saint ou la faveur d'un dieu. Prophètes, inspirés, voyants, sybilles, visions, oracles, divinations; toutes ces formes de l'illuminisme à divers degrés impliquent toujours l'idée de Dieu, se manifestant directement et spécialement dans la nature, et choisissant un de ses élus pour organe. Il y a lieu cependant de signaler quelques genres de théophanies d'après les effets qu'elles produisent *et les circonstances qui* les accompagnent. Dans certains

cas, la main de Dieu soulève pour le visionnaire un coin du voile qui dérobe aux profanes les mystères de la nature et les secrets de l'avenir[1] ; dans d'autres, elle arrête le pécheur sur le bord du précipice et le conduit au salut ; dans d'autres encore, elle opère des cures miraculeuses par l'intermédiaire d'un fidèle ; celui-ci sent la présence de Dieu au dedans de lui ; celui-là prétend avoir entendu sa voix ; cet autre, l'avoir vu face à face. On sait que ces apparitions et initiations si fréquentes naguère sont assez rares de nos jours. Si la source n'en est pas tarie, elle coule pourtant moins abondante, grâce au contrôle plus sévère de la science et de l'opinion. Nous connaissons pour notre part un sujet lucide au premier chef. On nous permettra d'en reproduire un trait. C'est un homme d'un caractère passionné, d'une intelligence médiocre, demi-savant, diseur de grands mots vides de sens ; faiseur de grandes phrases vides d'idées. Il se plaît à raconter et dans un langage *sui generis*, comme quoi sur le point de succomber à une tentation il se sentit tout à coup inondé de la grâce divine. «En un instant, dit-il, je me sentis comme tiré d'un rêve »affreux, tout mon sang se glaça dans mes veines, un »tremblement convulsif agita tous mes membres. Soudain »autour de moi se répandit une lumière éblouissante dont

---

[1] Témoin Em. Schwedenborg, né à Upsal, en 1688, mort en 1772. Lettre à M. Robsam dans la préface du Traité *De cœlo et inferno*, ou encore préface du Traité *Apocalypsis revelata*. »Le Seigneur m'est apparu, dit-il en maints endroits de ses ouvrages, il m'a mis dans un état tel que depuis 25 ans je suis dans le monde spirituel avec les anges, et sur la terre avec les hommes.« — »Le seigneur m'a rendu témoin du jugement dernier, exercé dans le monde des esprits, en 1757 ; et j'en rends témoignage certain aux hommes, pour les instruire sur le véritable sens intérieur caché de l'Écriture sainte.« — *De ultimo judicio, et de Babylonia destructa.*

»ma vue ne put supporter l'éclat et j'entendis très-distincte-»ment une voix venant d'en haut qui me disait : Sois béni, »mon fils, tu es sauvé; maintenant que tu connais la vérité, »lève-toi, cours l'annoncer au monde et le convertis en mon »nom.» Il ajoute qu'aussitôt après cette effusion du St.-Esprit, il a jeûné pendant quarante jours consécutifs, et ne manque jamais de citer le jour, l'heure, la minute et le lieu de cet événement miraculeux.

Nous l'avons dit : approfondir de tels faits n'entre point dans nos vues. Il nous suffit de les constater. Ce n'est pas qu'à priori nous les traitions tous de supercheries ou de fantasmagories, et que nous tenions cette espèce de mysticisme pour une mystification ou une hallucination. Un pareil jugement serait tout au moins hasardé. Nous laissons seulement à qui de droit le soin d'en diagnostiquer les causes physiologiques et pathologiques. Ce que nous devons examiner, c'est la valeur religieuse et la portée sociale du mysticisme. Mais avant de critiquer les doctrines, rendons hommage aux hommes. Sachons reconnaître que par une heureuse contradiction, beaucoup d'entre eux se sont recommandés par de rares connaissances et une inépuisable charité[1]? Surtout n'oublions jamais que le mysticisme eût dans le passé sa raison d'être et sa légitimité et qu'il fût entre les mains de la Providence un instrument de justice, une semence de vérité soit en alimentant les imaginations des peuples dans l'enfance, soit en contrebalançant l'excès de tendances matérialistes, soit en réagissant contre l'oppression des consciences.

---

[1] L'un des plus généreux représentants d'un mysticisme pur dans ses conséquences pratiques, fut le célèbre D^r^ Jung dit Stilling, également connu dans le monde médical comme oculiste de premier ordre.

§ 2.

CATHOLICISME ET MYSTICISME.

L'Eglise catholique a voulu tracer la ligne de démarcation qui sépare la piété des dangereuses illusions et déterminer la limite certaine où la dévotion devient de la démence : elle a distingué un vrai mysticisme d'un faux mysticisme ; elle a canonisé Ste.-Thérèse, condamné Fénélon, foudroyé Molinos. Sur quel principe fonde-t-elle cette différence ? Quelle en est la raison ?

Le faux mysticisme, d'après elle, est celui qui, non content d'avoir pour le monde et la vie réelle un mépris souverain, affiche encore une entière indifférence pour les espérances de la vie éternelle et pour les horreurs de la damnation[1]. Ainsi donc, sans sortir de la stricte orthodoxie, on peut dédaigner à loisir les choses de la terre ; mais envelopper dans la même indifférence la vie future et ce qui s'y rattache, pousser l'insensibilité jusqu'à ne se laisser émouvoir ni par la promesse des joies du paradis ni par la menace des brasiers, des chaudières de l'enfer, aimer Dieu même s'il se venge, aimer le châtiment de Dieu pour être plus agréable à Dieu , voilà les doctrines auxquelles l'Église ne peut accorder indulgence et qu'elle se donne mission d'improuver et de réprouver.

---

[1] Bref d'Innocent XII, du 12 mars 1699 contre l'archevêque de Cambray. Des propositions condamnés il suffira de citer les deux premières.

1. »Il y a un état habituel d'amour de Dieu qui est une charité pure et sans aucun mélange du motif d'intérêt propre... Ni la crainte des châtiments ni le désir des récompenses n'ont plus de part à cet amour.«

2. »*Dans cet état* on perd tout motif intéressé de crainte et d'espérances.«

Cet arrêt ne doit en rien nous surprendre; ce qui ne veut pas dire qu'il doive nous satisfaire. Il n'est que la conséquence forcée des principes sur lesquels repose tout l'échafaudage catholique, et l'autorité ecclésiastique était dans l'obligation de le rendre, à peine de prononcer sa propre déchéance. En effet si l'homme a puissance de s'élancer à Dieu de lui-même et d'un seul bond, de le contempler comme à l'œil nu, qu'est-il besoin de médiateurs et de pratiques extérieures? Si l'âme s'ignore elle-même, si elle n'éprouve plus de besoin, si elle est identifiée avec l'Être des êtres, à quoi bon un directeur, un confesseur? L'âme mystique est au-dessus des conseils et des injonctions d'un pouvoir visible; elle ne relève plus que d'elle-même, elle est infaillible et le monde entier la condamnerait, «que cela lui ferait moins qu'un moucheron[1].» Le dogme est miné, la tradition démentie, la hiérarchie supprimée, le culte ruiné, le passé de l'Église contredit; tout le catholicisme, percé à jour, s'affaisse et disparaît. C'est ce qu'avait bien compris Bossuet, le puissant athlète de l'autorité. De là sa guerre acharnée contre le quiétisme. Il fallait arrêter à tout prix cette tendance, la désavouer hautement, ou «tomber dans un naufrage de toute discipline.» Je sais qu'on accuse Bossuet d'avoir poursuivi dans Fénélon plutôt un rival qu'un sectaire. Peut-être. Mais il avait pour lui la tradition, la loi des lois de l'Église. Tout le 15e et le 16e siècle criaient assez haut vengeance et colère contre toute expansion de la foi en dehors de la règle officielle. Philippe de Néri, ex-communié; Charles Borromée, suspect; St.-Jean de la Croix, Louis de Lion, St.-Jean de Ribeira, em-

[1] *Opuscules de Mad. de la* Mothe-Guyon T. 1 page 66 et sq.

prisonnés; Jeanne d'Arc, brûlée, Ste.-Thérèse elle-même, persécutée. De tous temps l'Église s'est réservé de régler les rapports entre l'homme et Dieu par son intervention permanente. Elle veut que ces rapports soient maintenus dans une juste mesure par l'intermédiaire qu'elle délègue auprès de chaque fidèle, et le prêtre a charge de veiller à ce que l'union mystique ne s'exagère et ne dégénère. Voilà la loi, elle est pour tous ou plutôt contre tous, même contre les Saints.

La philosophie qui n'a pas et le protestantisme qui ne veut pas avoir de sentinelle préposée à la garde des consciences, ne sauraient accepter les décisions et les distinctions arbitraires de l'Église catholique. On jugera d'ailleurs jusqu'à quel point elle s'est mise à couvert du reproche de faux mysticisme. Il est donc nécessaire, pour être en droit de prononcer, d'invoquer des principes positifs et irrécusables, ceux pris dans la nature humaine, telle que l'expérience et le raisonnement la font apparaître, et ceux puisés à la source non moins précieuse de l'Évangile, tel que les données de l'histoire et de l'Exégèse nous l'expliquent.

§ 3.

CRITIQUE (PRÉMISSES).

S'il est un principe au-dessus de toute contestation, c'est qu'en nous créant Dieu nous départit les facultés appropriées à la fin pour laquelle il nous destine. Il n'est pas possible à l'homme de mépriser une seule de ses facultés, sans faire fausse route dans sa manière d'être et sans attenter *à la sagesse* divine. Comment pourrait-il connaître

Dieu, s'il méconnaît ses bienfaits? Comment pourrait-il l'honorer et le servir, s'il ne respecte son ouvrage?

En nous donnant la vie, Dieu a manifestement fait voir qu'il est dans sa volonté que nous vivions. Or, la vie pour l'homme n'est autre chose, dans le sens le plus complet du mot, que la résultante des forces inhérentes à sa nature. Vivre, c'est donc déployer et développer sa force physique par l'action, sa force intellectuelle par la science, sa force morale par l'amour.

Comme Dieu est la source universelle de la vie, plus nous élargissons notre cercle d'activité, de connaissance et de sympathie, plus nous nous approchons de lui, plus nous nous assimilons à lui, plus nous nous identifions avec lui. Mais cette identification n'est jamais parfaite et ne saurait aller jusqu'à l'absorption. L'être humain, tout en se développant, ne laisse pas que de conserver toujours ineffaçable le cachet de son individualité. Autrement, le progrès s'accomplirait sans qu'il en eût conscience et satisfaction, sans l'idée de souffrance ou de succès. Or, c'est là ce qui constitue le titre le plus incontestable à l'homme et sa plus sublime prérogative; c'est là ce qui le place en tête de la hiérarchie des êtres créés. Donc, il est dans sa destinée de s'approcher sans cesse de Dieu, de tendre sans relâche vers la perfection et le bonheur absolus, comme la courbe s'approche éternellement de son asymptote, sans l'atteindre jamais.

Cela posé, le mysticisme, relié en un corps de doctrine, exclusif, prédominant dans l'économie spirituelle, est jugé. Il n'est pas une de ces prémisses qui n'en soit la réfutation éclatante. Toutefois il est bon d'y ajouter quelques explications, et d'en montrer les applications afin de ne point laisser de place à l'équivoque ni de prise à l'objection.

§ 4.

EXPLICATIONS ET APPLICATIONS.

Admettre et proclamer que l'homme a mission ici-bas d'exercer toutes ses facultés natives, n'est-ce pas déchaîner dans son être un menaçant tourbillon de forces ennemies qui dans la société se convertiraient en terribles machines de destruction et de désordre? Certes, un tel effet serait à craindre, si l'on n'avait soin de les harmoniser dans leur essor, comme elles sont harmonisées par Dieu dans notre nature; si l'on n'avait soin d'assigner à chacune d'elles son degré d'importance, et de les contenir chacune dans la sphère d'activité qui lui est propre. Mais de cette manière, réglées et limitées l'une par l'autre, elles s'équilibrent, se complètent et s'unissent pour alimenter en nous cet indestructible et céleste foyer de vie, qu'on nomme le besoin. Alors, par une admirable et providentielle dynamique, nos facultés sont toujours proportionnées à nos besoins; elles s'accroissent avec eux et en reçoivent sans cesse une plus grande impulsion et de plus grands moyens.

On peut aisément faire l'application de ces principes à notre sujet: Il y a dans l'homme un désir toujours vivace et toujours nouveau, c'est celui de connaître le vrai. Puissant et mystérieux levier, ce désir ébranle et soulève les forces de son âme. Il la séduit, il l'excite, il l'attire; et, la poussant toujours d'horizon en horizon, de retraite en retraite, la conduit à la fin jusqu'à la dernière frontière, la notion de l'infini. Cette attraction de l'âme est un fait *constant et universel*. Elle est d'abord instinctive et involon-

taire; beaucoup même ne s'en rendent jamais un compte exact. Mais alors, elle ne laisse en eux qu'une impression incertaine et fugitive. Un instant l'a produite, un souffle la dissipe. Ils ont bien le sentiment, le pressentiment de l'infini; ils n'en ont ni l'idée, ni la certitude: C'est l'œuvre et le prix de la réflexion. Laborieux pionnier envoyé par la raison à la découverte de l'inconnu, la réflexion défriche, émonde et remue le sol de la conscience. La végétation de la nature y fait place aux productions de la culture; la vague inspiration qui vacille à la profonde conviction que rien ne déracine.

Parvenu à cet apogée de connaissance, l'homme s'arrêtera-t-il enfin? Moins que jamais. Son désir de vérité, loin d'être assouvi, n'a fait que grandir en touchant à ce promontoire avancé dans l'immensité. C'est qu'il s'y rencontre et s'y confond avec un autre désir non moins persistant et non moins universel, celui du bonheur. De là, de nouvelles espérances; de là, de nouveaux mystères. Cet infini dont la raison démontre l'existence et voit partout les effets, puis-je m'approcher jusqu'à lui, peut-il descendre jusqu'à moi? Comment m'élever à lui, comment l'attirer à moi? Mais où est-il? Où le chercher? Où le trouver? Pourquoi, lui si grand, suis-je si petit? Pourquoi, lui si bon, suis-je si malheureux? Pourquoi..... Pourquoi?....

Voilà les questions, voilà les aspirations qui font vibrer toutes les cordes de son être et le transportent dans une atmosphère où sa pensée n'a plus accès. Est-ce à dire que l'harmonie de la vie spirituelle en lui sera rompue? Nullement. La réflexion est comme le soleil, elle projette encore des rayons réfractés dans les espaces qui se dérobent *à sa vue. Son influence* s'étend jusqu'aux croyances con-

çues le plus loin de sa portée. Elle peut les inventorier, les réviser, les analyser pour en maintenir l'accord avec les faits connus et pour en tirer le germe d'acquisitions nouvelles. Ainsi la foi continue la science sans la contredire, et prépare dans l'esprit l'explosion de l'évidence.

Que conclure de là ? C'est qu'il y a dans la vie de l'âme un élément mystique que la philosophie reconnaît et respecte. Elle sait qu'en nous agit, à côté de la force individuelle et raisonnée, une autre force qui devance les libres décisions de notre volonté. Nos besoins défient les ressources de notre intelligence : Ils sont infinis, elle est bornée. Ils sont nombreux, elle est avare. Ils sont impérieux et pressants, elle est lente et souvent rétive. Il y aurait donc en notre nature antinomie et contresens, si le sentiment n'était pas là, divin génie créateur de l'espérance et de la foi, franchissant l'étendue, prévenant l'œuvre du temps et de la science, pour satisfaire ou du moins calmer l'impatience du désir, en nous procurant l'avant-goût du bonheur et de la vérité.

Qu'on ne s'y trompe pas. Ce phénomène n'est pas exclusivement du domaine de la religion ; il se produit dans toutes les branches du savoir humain. Ce n'est pas toujours sur des notions acquises et des expériences accumulées que se sont élevées les théories les plus ingénieuses et les plus grandioses. Elles ont été bien souvent l'étincelle divine émanée du génie, le point de départ et non la conséquence de l'observation. Un exemple entre mille. Comment Buffon aurait-il pu décrire en traits si hardis et si vrais les lois de la distribution des animaux sur le globe alors que la géographie zoologique était encore à naître, *s'il n'eut été guidé* par l'étoile mystérieuse de la foi. Les

grands hommes ne sont pour la plupart que de sublimes croyants.

Ainsi compris, le mysticisme n'a rien que de légitime : car la raison, bien loin de combattre ou de contrarier cette ascension de l'âme vers l'idéal, la provoque par ses investigations, s'y retrempe et s'y fortifie en y lisant la prophétie de notre destinée. Malheureusement il ne s'en tient pas là. Ce principe devient bientôt méconnaissable. Il l'exagère, il le mutile, il le fausse au point qu'il ne peut plus enfanter que le faux. *Corruptio optimi pessima.*

§ 5.

RESTRICTIONS.

Dirons-nous pour cela, que dans le développement excessif et raffiné du sentiment, il n'y ait rien de saint et de séduisant ? Loin de là. Nous accordons qu'il a bien sa poésie et sa grandeur, surtout à une époque et dans une société qui semblent rivées à la matière. C'est le propre d'une âme douée d'une puissance peu commune, que de s'affranchir entièrement des liens du monde, et de prendre son vol sur les ailes de l'amour par de là les régions célestes. Mais il en est de la vie mystique comme de toutes les manifestations de l'activité. Il est des œuvres qui s'éloignent des règles vulgaires, qui dépassent les proportions ordinaires sans que nous cessions de les estimer et de les aimer. Leur hardiesse et leur singularité même constituent souvent à nos yeux leur mérite et leur valeur. Est-ce une raison pour les présenter comme des modèles à suivre en tout et par tous ? Nul n'y pense. Elles sont et doivent rester le monopole de quelques hommes d'élite. A les ériger en loi com-

mune, il y aurait d'énormes inconvénients. Découragement et stérilité chez les uns, présomption et monstruosité chez les autres. Dans l'art, par exemple, les grands génies marquent leur empreinte par des créations anormales, hardies, quelquefois surprenantes. On se garde de les prescrire ou de les proscrire absolument et généralement, et même d'en recommander la reproduction. Pourquoi? Parce que les imaginations en délire ou moins richement douées se laisseraient aller à des extravagances qu'elles prendraient pour des chefs-d'œuvre. On le sait, le sublime est sur les confins du ridicule.

C'est dans ce sens, qu'il est juste de faire des réserves à l'égard du mysticisme. Un fait est constant: Après de vives émotions, au sortir d'un grand danger, au milieu d'une situation critique, ou bien dans la prévision de luttes pénibles et la crainte de grands malheurs, il n'y a rien que de très-naturel et de très-légitime dans un violent désir de recueillement, de méditation, d'élévation. Point d'homme qui n'ait soupiré dans sa vie après cet échange muet de secrètes pensées, cette correspondance intime, ce doux épanchement dans le sein d'un Être tout puissant et tout bon. Loin de nous de méconnaître l'excellence de cet élan de l'âme; il est sublime, il est fécond, il est consolant. Mais, remarquons-le, cette tendance n'appartient pas en propre aux mystiques; elle n'est qu'une des mille faces de la vie religieuse, c'est la prière dans ce qu'elle a de plus saint et de plus pur. Si le mysticisme ne consistait qu'en cette confidence momentanée qui rassérène l'âme, et la prédispose à de belles, à de bonnes actions, il n'aurait rien de contraire aux lois de notre nature, et certainement on lui devrait admiration et respect. Or, il s'en faut que

cet état lui paraisse atteindre au degré de contemptation nécessaire. Ce qu'il réclame de tous, ce n'est pas une disposition exceptionnelle, c'est une disposition habituelle, perpétuelle; ce n'est pas une effusion du cœur, c'est une fusion, c'est une absorption de l'homme tout entier.

Néanmoins, nous croyons devoir aller plus loin encore dans nos restrictions et nos scrupules. Le mysticisme peut encore avoir une origine respectable et suivre une pente naturelle. Il est certaines organisations tendres, rêveuses, délicates chez lesquelles les principes positifs de la philosophie, les dogmes spéculatifs de la religion ou les pratiques formalistes du culte irritent plus qu'elles n'étanchent une insatiable avidité d'émotions. Supposons chez ces âmes privilégiées une ardeur, une chaleur de sentiment telles que les autres facultés soient atrophiées; supposons en outre chez elles la lassitude et le dégoût des misères humaines; ajoutons-y les impressions que l'on ressent à la lecture de certaines pages de l'Imitation, de Ste.-Thérèse, ou de St.-François de Sales; et nous comprendrons encore que, dévorées par une soif inextinguible d'amour qu'elles ne peuvent plus satisfaire ici-bas, elles éprouvent une sorte de nostalgie céleste et tombent dans un complet abattement, dans une concentration de tous les rayons de leur être vers le foyer divin, dans l'insensibilité physique et finalement dans l'extase. Ce phénomène, à vrai dire, renferme déjà quelque chose qui sort des limites de l'entendement; il touche déjà à la région des indéterminés, à ce qu'on pourrait appeler de la tératologie psychologique. Pourtant, à l'aide de ce concours de circonstances extérieures et de dispositions intérieures que nous avons énumérées, l'esprit n'y voit rien d'impossible et la conscience rien d'immoral, et toutes les

fois que nous serons assurés qu'il ne décèle pas l'odieuse tromperie de menteuses passions, il a droit à notre indulgence. En de telles matières on ne saurait prendre trop de précautions pour ne pas s'attirer le reproche de faire de son caractère individuel la mesure et la sangle de celui des autres. Mais, encore une fois, le mysticisme ne se contente pas de ces extraordinaires manifestations d'un déplacement momentané des forces régulières de l'âme : il veut qu'elles deviennent notre état normal ; il prétend qu'elles épuisent la notion de la vie religieuse et qu'elles sont pour tous et pour chacun le suprême degré du perfectionnement.

§ 6.

OBJECTIONS.

En opposant au mysticisme la loi de l'expansion intégrale de toutes les forces de la création, n'oubliez-vous pas, me dira-t-on, que la vie terrestre et le corps ne sont pas du moins dans l'état où nous les voyons actuellement, l'œuvre immédiate de Dieu ; mais qu'on doit y voir l'effet d'une infraction première, le juste châtiment d'une faute originelle. Il n'importe. Ces choses existent par la volonté de Dieu ; donc, elles ont leur raison d'être. Que si Dieu a permis que par une dérogation primitive à ses lois nous changions de condition, peut-on admettre qu'il ait voulut nous susciter d'insurmontables obstacles dans l'accomplissement de notre déstinée ? Non, car alors il ne serait plus qu'un juge implacable et impitoyable. D'ailleurs Adam n'était pas, que nous sachions, sans corps au milieu de l'Eden. L'homme n'est pas, n'a jamais été un pur es-

prit, l'on ne saurait donc le traiter comme tel. Sans doute l'organisme spirituel est supérieur à l'organisme matériel ; mais ce dernier n'en a pas moins sa valeur relative et sa fonction. Il n'est donc pas vrai que nous soyons affranchis de toute obligation à son égard.

Le corps et chacune des parties qui le composent peuvent, dites-vous, devenir un obstacle à notre perfectionnement. Je l'accorde. Mais aussitôt j'affirme que loin de le rendre impossible, c'en est un agent indispensable sans lequel l'âme ne peut s'épanouir et s'aggrandir. Cette alliance de l'âme et du corps, mystère encore insondable, est nécessaire à la vie. Ils sont entr'eux dans une relation constante et indestructible. La disposition de l'un influe inévitablement sur celle de l'autre ; ce n'est que par l'heureux équilibre des fonctions dans l'économie et l'exercice régulier des puissances dans l'âme que l'homme peut obtenir la satisfaction et le bien-être. La santé parfaite de l'âme, et par là j'entends, son aptitude aux grandes choses, aux conquêtes de la science, aux victoires de la vertu, ne se rencontre pleine et entière qu'avec la santé du corps. On a vu, je le sais, des héros de l'intelligence que les plus violentes douleurs n'ont pu détourner des études les plus sérieuses, des plus difficiles recherches de la pensée. Incontestablement de tels faits prouvent la supériorité de l'ordre moral sur l'ordre physique, mais non la superfluité de l'un ou de l'autre. Car, qui sait si chacune des victoires remportées sur la souffrance n'est pas aussitôt marquée par une grave déperdition de forces psychiques. Il est rare d'ailleurs, qu'à un moment donné le malade attristé, sinon abattu, par une lutte douloureuse et prolongée, ne se prenne à gémir sur le malheureux état qui l'ar-

rête et paralyse en lui les forces de l'esprit, qui, en sollicitant son attention, le distrait des méditations qu'il chérit et renverse les espérances qu'il élevait dans son cœur. Les regrets de celui qui a perdu la santé, le soin que nous prenons instinctivement pour la conserver, sont le témoignage certain de son importance pour le maintien de l'harmonie et le perfectionnement dans nos facultés. *Mens sana in corpore sano :* disaient les anciens. Ce simple adage en dit plus et se rapproche plus des intentions du Créateur que toutes les déclamations des prôneurs du spiritualisme absolu et exclusif. Non, le corps en lui-même n'a rien de mauvais; c'est un instrument nécessaire. Sans lui, point d'homme. Le mettre au ban, refuser de donner satisfaction à ses légitimes exigences sous prétexte qu'elles sont d'une extraction indigne ou d'une noblesse déchue, c'est se croire plus sage que la Providence, c'est vouloir la détrôner pour se mettre à sa place, c'est commettre la dernière des folies, si ce n'est le dernier des crimes.

Cependant, le mysticisme ne se donne pas pour battu sur ce point. Il a un autre système de défense, à l'aide duquel il prétend encore justifier et sanctifier son horreur pour la nature physique. Nul ne niera, dit-il, que le corps ne soit la source et le siége de passions dangereuses et que les fréquentes sollicitations de la chair ne soient pour l'homme la cause principale de ses égarements et de sa perte. Cela étant, il y va de notre salut d'être à l'égard de l'organisme matériel et de tout ce qui en dépend sur un pied de guerre continuelle. Le rôle et la loi des puissances spirituelles est d'être essentiellement militantes, jusqu'à ce qu'elles aient anéanti les puissances charnelles. Or, que demande le mystique? Une prompte issue à cette lutte terrible. N'est-

il pas plus dans le vrai que ceux qui, avec le même point de départ, condamnent l'homme à un tiraillement terrible, à un antagonisme odieux, à un duel attentatoire à la bonté divine.

Convenons-en. Cette argumentation serait sans réplique pour ceux qui voient dans l'homme un composé de deux éléments disparates dont l'un, l'esprit, aurait mission de faire à l'autre, la chair, une opposition à outrance, une guerre sans trêve ni répit pendant toute la durée de leur union. En effet si leur théorie n'est pas celle de la guerre pour la guerre, s'ils veulent réellement l'amortissement et la destruction du principe charnel, si tel est le *nec plus ultrà* de la perfection terrestre, hors du mysticisme point d'issue.

Mais quand, avec une philosophie plus saine et plus rationnelle, on considère la nature humaine d'un point de vue plus élevé; quand elle apparaît non plus comme un ouvrage composé de pièces discordantes, mais comme un tout harmonieux et indivis, on ne tarde pas à se convaincre une fois de plus de la fragilité des déductions mystiques. Sans doute les parties intégrantes de notre être sont distinctes, différentes; mais elles ne sont ni séparées, ni répulsives l'une de l'autre. Sans doute les mobiles du corps jettent souvent en nous un épouvantable désordre, mais ce n'est pas une raison pour se croire en droit de les détruire. J'entends crier au matérialisme. A cela je ne réponds qu'une chose. Parce que l'eau ou le feu entassent bien souvent décombres et désastres, voulez-vous les détruire et n'en pouvez-vous rien tirer d'utile et de salutaire. Le sentiment religieux a porté certains peuples à immoler des victimes humaines, à égorger des enfants en bas âge, à

sacrifier la pudeur de leur filles à d'odieuses divinités, est-ce à dire qu'il n'ait rien d'estimable et de divin? Il en est des passions corporelles comme de tous les ressorts qui sollicitent notre volonté, tous ils se développent outre mesure quand on veut absolument les comprimer, ou quand ils rencontrent des résistances exagérées. Hâtons-nous d'ajouter qu'on tomberait dans un extrême non moins dangereux en prétendant qu'il faut les abandonner à eux-mêmes, et leur laisser pleine et libre carrière. En nous est un arbitre souverain, dont la haute fonction consiste à démêler, à diriger, à régler, à pondérer les tendances et aptitudes naturelles, qui se font jour, celles qui ont leur racine dans l'organisme matériel, comme celles qui tiennent plus spécialement du domaine de l'âme. Cet arbitre suprême, c'est la raison. Le sentiment lui-même ne saurait la remplacer. Sans contredit, c'est un des plus puissants moteurs de l'homme. Mais, c'est une force essentiellement aveugle, inégale, sujette à de subites variations, à de brusques explosions, à de fréquentes interruptions. Pour s'exercer d'une façon régulière, uniforme, continue, il a besoin d'être placé sous la sage tutelle de la raison. A la raison donc de veiller à la juste distribution et à la satisfaction légitime de nos penchants natifs, à elle d'en assurer l'équilibre et d'en maintenir l'harmonie.

Mais l'homme n'est pas seulement un être raisonnable ; il est à la fois, pour le définir en un mot et pour dire à cet égard toute notre pensée, il est à la fois un être raisonnable, religieux et sociable, Dieu l'a fait tel, tel il doit vivre et se développer. Ainsi que dans un vaste concert, où chaque artiste a sa partie, chaque instrument sa portée, chaque note ou chaque soupir sa valeur, chaque homme

dans la vie doit apporter le tribut de facultés et de talents qu'il a reçus du ciel. Nul effort n'est perdu, nulle larme n'est inutile ; tout concourt au bien et à la perfection de tous.

Voilà l'idée grandiose que l'on conçoit de l'humanité, lorsqu'on prend pour invariable point de départ ce principe aussi nécessaire à notre dignité qu'il est indispensable avec la notion d'un Dieu sage et bon, à savoir, que rien n'est de trop dans la création et que rien n'y manque. Oui, la Providence a tout calculé d'après des lois immuables et universelles, en même temps qu'elle a préparé tous les matériaux pour la construction de l'édifice. Mais elle nous a confié la grande et glorieuse tâche de devenir ses coopérateurs et ses ouvriers, et pour cela nous a dotés de priviléges qui nous distinguent et nous élèvent au-dessus de toutes les autres créatures. A nous donc, de nous rendre dignes de ces marques d'amour ; à nous, de rechercher les éternelles lois ; à nous, de les appliquer selon le plan du divin architecte. S'il y a conflit, s'il y a lutte, s'il y a mal, nous n'en pouvons accuser que nous-mêmes ou plutôt notre coupable inertie et notre volontaire ineptie. Faisons mieux notre choix ; Dieu seul est bon.

Voyons au contraire où mène le mysticisme : pas ne sera besoin de nous y arrêter longtemps.

§ 7.

CONSÉQUENCES DU MYSTICISME.

Qu'est-ce que l'homme, je le demande, d'après les idées mystiques et d'après toute conception qui s'en approche soit en détruisant l'unité de sa nature, soit en contes-

tant l'autonomie de sa raison ? Il est évidemment ravalé au dernier degré de l'échelle des êtres. C'est par une funeste suggestion de son orgueil qu'il se croit appelé à être l'artisan de son perfectionnement et de celui du monde, c'est par un accès d'infatuation qu'il se dit l'agent et l'instrument de la divinité. L'homme, ce n'est plus qu'un misérable automate et Dieu, l'indigne émule de Vaucanson !

Mais c'est encore trop pour Dieu, s'il est vrai qu'une force pernicieuse agit sans cesse à l'encontre de son autorité. D'où vient-elle, cette force ? Qui l'a créée, qui la dirige ? C'est sans doute quelque puissance malfaisante, quelque génie occulte et ténébreux : Satan règne et gouverne. Souverain maître de la matière, son ouvrage, il livre à l'esprit un redoutable combat pour reculer les bornes de son infernal empire. Les deux principes sont toujours en présence ; Ormuzd et Ahriman sont réinstallés sur leurs trônes rivaux.

Cet antagonisme qui ne laisse à l'homme ni trêve ni salut, comment le faire cesser ? Il n'est qu'un moyen : L'anéantissement d'un ennemi par l'autre, la disparition du fini dans l'infini. Ainsi le mysticisme n'échappe au manichéisme que pour tomber dans le panthéisme. Toutes les erreurs s'engrènent. Comme la vérité, le mensonge a sa logique. En effet, quand tous les instincts de ma nature, quand mes pensers, mes besoins ; quand tout ce qui fait, en un mot, mon individualité rentre en Dieu, que suis-je encore ? Que reste-t-il de moi, après moi. Mon âme, insaisissable vapeur, va se dissiper et le monde se dissoudre sans retour. Tout va se perdre, s'engloutir et se confondre dans la seule réalité digne de ce nom. — Il est vrai que ce panthéisme sentimental diffère du tout au tout de celui de

Spinoza, par exemple. Chez celui-ci, l'univers est de toute éternité consubstantiel avec Dieu ; chez le mystique, cette déification de l'univers ne s'opère qu'après la dissolution du fini. Dans le premier cas, le panthéisme est principe ; dans le second, il n'est que conséquence et virtualité. Aussi l'histoire nous montre-t elle ces deux systèmes presque constamment associés : on les trouve réunis dans l'Inde, chez les brahmines, les bouddhistes, les dschainistes, en Chine, dans la doctrine de Fohi, en Perse dans le sufisme, mais surtout au moyen-âge [1]. «Dieu est tout en tout, est-»il dit dans les livres mystiques qui parurent au 9e siècle »sous le pseudonyme de Denys l'Aréopagite, le commence-»ment et la fin de toute chose, tout est sorti de lui, existe »en lui, et retourne en lui.» Voilà les conséquences et les contradictions contre lesquelles ira se briser toute théorie qui supprime ou mutile l'un des termes de la vie universelle. L'infini et le fini sont deux réalités corrélatives, deux facteurs correspondants dans notre conscience, distincts en principe, mais qu'on ne saurait jamais ni séparer ni confondre.

Si de là nous passons aux conséquences pratiques, ce sera pis encore.

Quel serait l'effet ordinaire du mysticisme sur les âmes qui s'efforceraient d'atteindre à cet état de vie déiforme qu'il préconise comme le plus haut degré de sainteté? Peut-être qu'en s'abandonnant à la dérive du courant parviendraient-elles à s'endormir un moment dans l'illusion d'une douce béatitude auprès de la divinité, peut-être que, par mille fleurs artificielles, leur imagination, *cette folle du*

---

[1] Voir M. Ch. Schmidt, *Essai sur les mystiques* du 14e siècle.

logis, cette folle qui se plaît à faire la folle, comme dit Mallebranche, les transporterait un instant dans je ne sais quel palais féerique. Mais leur rêve serait-il éternel? Cette flamme magique ne s'éteindrait-elle pas? En se figurant être fort, a-t-on détruit ses faiblesses? En s'imaginant être délivré des chaînes du corps, a-t-on pour toujours imposé silence à ses passions? Vous pourrez vous isoler, vous élever tellement au-dessus de vos semblables, qu'ils deviendront de plus en plus petits, ou qu'ils disparaîtront même à vos yeux. Fort bien. Mais la grande voix du monde n'arrivera-t-elle jamais jusqu'à votre empyrée pour vous secouer et vous tirer de votre sommeil? Précipités du haut de cette mystérieuse échelle de Jacob dans le tourbillon de la réalité, vous y serez comme un enfant ou comme un homme pris de vin, vous aurez le vertige, vous chancellerez au moindre choc, vous serez impuissant et désarmé pour éviter les embûches qui se multiplieront sous vos pas. Après l'amertume du réveil, vous ne serez plus tentés de renouveler cette expérience décevante. Une seule porte de salut vous restera, la mort. L'antique fable d'Icare semble tout exprès faite à votre adresse. S'il y eut jamais une âme assez aimante et assez sensible pour savourer les ineffables charmes de votre *extase d'amour et d'humilité*, ce fut Madame de Chantal. Eh bien! quel fruit retira-t-elle de son obéissance passive à la mysticité de son directeur, St.-François de Sales? Est-ce la paix du cœur? Est-ce l'espérance? Non, c'est l'épuisement et le dégoût. Ecoutez l'aveu touchant qui s'exhale de son âme endolorie alors qu'elle allait paraître devant Dieu : «Toutes les peines que j'ai souffertes pendant le cours de ma vie n'ont point été comparables aux tourments que j'endure maintenant,

étant réduite à tel point que rien ne me peut contenter, ni donner aucun soulagement, sinon ce seul mot, la mort[1].» Le suicide, voilà le dernier mot du mysticisme.

Chez les hommes d'une plus grande force de volonté, que produira-t-il? On n'est pas toujours prêt à monter au ciel. L'inspiration leur fera quelquefois défaut; il en résultera des tiraillements, des intermittences de surexcitation et de prostration. Il n'est pas d'extravagances devant lesquelles ils reculeront, pour que le fluide les enveloppe sur leur trépied. Ils accuseront la maligne influence des incubes et des succubes; ils recourront à des amulettes, ils emploieront les exorcismes. Puis, rien ne s'opposant plus à la descente de l'esprit, ils s'agiteront, l'attendront et leur imagination aidant, le sentiront ou le verront. De là, jusqu'à le montrer et à le faire sentir aux autres, au moyen de passes mystérieuses, il n'y a pas loin. Nous sommes en plein dans la magie. Et en général, une fois admise pour l'homme la possibilité d'entrer en rapport direct avec Dieu, on doit s'attendre à voir surgir de temps en temps des prophètes, et l'on perd le droit de suspecter leur inspiration ou de contester l'authenticité de leurs miracles.

Enfin le mysticisme est sur la pente du plus horrible matérialisme, et son haleine inocule aux nations qui l'érigent en loi générale une maladie de consomption, un germe inévitable de défaillance et de ruine. Ici, les faits ne sont que trop nombreux et trop patents. Inutile d'insister. A l'âme déifiée ou qui se prétend telle, qu'importe ce que devient et ce que fait le corps? Là où la conscience du moi

---

1 Michelet, *Du prêtre, de la femme, de la famille.* (Quiétisme, résultats de la direction dévote) Paris 1845, page 51 et suiv.

s'est évanouie, la moralité n'est plus possible. Les plus honteux déréglements, les plus ignobles saturnales n'ont plus rien de répréhensible ou sont choses indifférentes. Qu'importe de même les découvertes des sciences, l'épanouissement des arts, les progrès de l'industrie? Progrès, c'est un mot vide de sens pour la doctrine mystique, ou s'il en a un, il veut dire : Dépérissement, inertie et néant.

II.

LE MYSTICISME ET LE CHRISTIANISME.

§ 1.

QUESTIONS PRÉJUDICIELLES.

Accusé gravement, sinon tout-à-fait condamné par la philosophie, le mysticisme invoque la haute protection du christianisme. Il va même jusqu'à se représenter comme procédant directement de l'esprit du Christ et des apôtres, et se retranche derrière l'autorité des Saintes-Écritures. C'est un témoignage décisif : il faut le contrôler avec soin. Est-il vrai que l'on soit en droit de ravir le titre de chrétien à qui n'est pas mystique? Quels sont enfin les véritables rapports qui existent entre le mysticisme et le christianisme? Telle est la question dont nous avons à nous occuper maintenant.

A quel signe reconnaît-on qu'une doctrine a pour elle la sanction du christianisme? Suffit-il pour cela qu'elle s'accorde ou qu'elle présente de nombreux points de contact avec les décrets des conciles, les confessions de foi, les

encycliques, les catéchismes, certains traités de dogmatique, ou bien quelques passages bibliques, isolés de leur contexte et arbitrairement interprétés? S'il en est ainsi, l'on ne peut nier que le mysticisme a raison de se réclamer du christianisme; car ces divers titres, par le mépris qu'ils semblent professer pour les impulsions du corps autant que par l'aversion qu'ils expriment contre les exigences de la pensée, se trouvent toujours sur la lisière de la mysticité la plus radicale. Le catholicisme aboutit d'ailleurs par ses dogmes fondamentaux aux mêmes conséquences pratiques. Dans le fait, la pénitente qui se livre corps et âme à son confesseur et qui se soumet aveuglement à ses volontés, ne jouit pas de plus de spontanéité, n'a pas plus de responsabilité morale que l'extatique en délire. Mais il est clair que tous ces dogmes et toutes ces formules positives des diverses communions sont à l'égard de la pensée de Christ ce qu'une peinture est à l'original, une reproduction évidemment imparfaite, et qu'elles ne réunissent pas les garanties de fidélité suffisantes pour motiver un jugement quelconque sur le christianisme lui-même, ou sur les interprétations dont il fut et sera l'objet. Il faut donc puiser à une source plus pure les éléments d'une confrontation sérieuse. Or, il n'y en a qu'une, qu'une seule dont la valeur ne puisse être contestée, c'est la Bible. Ici encore pourtant l'on ne saurait procéder avec trop de prudence et de discernement, afin de se mettre en garde contre des aberrations qui ont occasionné tant et de si déplorables malentendus.

La Bible a, comme on sait, fourni matière à des interprétations sans nombre, et défrayé des controverses sans fin. Depuis deux mille ans elle sert d'arsenal à tous les *partis, de sauvegarde* à tous les systèmes, de lettre de

créance à tous les préjugés. Déclarée par ceux-ci dans son ensemble comme dans ses parties, pour le fond comme pour la forme originale et traductions, une œuvre émanée du ciel en droite ligne et dans laquelle la touche et l'inspiration divine se trahissent toujours derrière des prête-noms, elle n'est aux yeux de ceux-là, qu'un amas de pièces hétérogènes et disparates, rapportées l'une à l'autre sans plan ni méthode, détachées, déclassées, quelquefois enclavées dans des histoires avec lesquelles elles ne présentent aucun rapport, et composées dans un style et des sentiments bien différents. Tel y voit l'arche des nations; tel autre la boîte de Pandore. Ici, c'est un recueil d'histoire et de poésie intéressant, moral, instructif et à la portée de tous; là, c'est une série d'arcanes et d'hiéroglyphes, une impénétrable apocalypse, le livre fermé des sept sceaux.

Or, comment, dit-on, s'en rapporter entièrement et en dernière instance dans l'appréciation d'une doctrine à l'autorité d'un texte qui lui-même est si diversement, si contradictoirement jugé? N'est-ce pas là une norme trompeuse, une pierre de touche mensongère? Au milieu de ce déluge de gloses et de commentaires, à quelle explication s'arrêter? Où est la vraie? car il ne peut y en avoir qu'une. S'en référer aux décisions officielles, est impossible. On doit en décliner la compétence, attendu qu'elles seraient à la fois juges, témoins et parties dans la cause. Avant tout donc, il faut s'entendre sur la meilleure méthode à adopter pour entrer dans l'esprit de la Bible et sur les conditions que doit remplir une conception pour être chrétienne. Mon dessein ne saurait être ici de proposer, d'exposer et encore moins d'imposer une théorie herméneutique. Je ne fais *que poser* une question préjudicielle qui me paraît être la

pierre d'achoppement de tous les mystiques, et qui du reste, en dernière analyse, est au fond de presque tous les problèmes religieux.

Libre à chacun sans doute d'expliquer l'Écriture-Sainte comme bon lui semble et d'après ses aptitudes et besoins particuliers. Que le rabbin découvre une formule cabalistique là où le philologue ne voit rien que de simple et de clair; que le croyant élève à la hauteur d'un dogme un fait que le penseur fait rentrer dans le domaine de l'histoire, et partant de la critique; c'est leur droit à tous, droit qui nous est trop cher pour qu'il nous vienne jamais à l'idée de le contester à personne. Mais de ces diverses interprétations, l'une pèsera nécessairement d'un plus grand poids que l'autre dans la balance de la science. Ainsi quand Swedenborg, le prophète suédois, l'un des plus célèbres héros du mysticisme, pour établir l'identité de ses vues avec le christianisme, affirme que la Bible est toute entière écrite par *correspondances*, c'est-à-dire d'après la formule mystérieuse des rapports qui existent entre les choses du ciel et celles de la terre, il se place sur un terrain, où pour le suivre il faudrait préalablement être initié et sacré voyant.

D'ailleurs toute son argumentation ne repose que sur une pétition de principe. Il met en effet hors de cause ce qu'il s'agit de discuter; de sorte qu'en réalité ce n'est pas la Bible qui sert de type à sa doctrine, mais sa doctrine qui sert de type à la Bible. Il en est de l'explication par correspondances comme de celles au moyen des mythes et de l'allégorie. Elles manquent absolument de règles fixes et déterminées, et par conséquent de valeur scientifique. Je conviens qu'on en peut tirer de charmants jeux

d'esprit et d'imagination; mais des arguments solides en faveur d'une opinion quelconque, jamais.

Il y a plus : de ce qu'une conception se place sous l'égide de certaines citations isolées du contexte, fussent-elles même sainement interprétées, on ne pourrait pas encore, en bonne logique inférer qu'elle ait acquis des titres à l'inviolabilité chrétienne. Dans ce cas, nous devrions avouer que le mysticisme est en position de défier les coups de la critique. Car enfin, pourquoi se le dissimuler? Il est certains passages des Saintes-Écritures qui respirent le mysticisme le plus profond : des chapitres entiers de St.-Paul, tous les écrits de St.-Jean peuvent servir dans l'occasion de passe-port ou de palladium à toutes les rêveries du pur amour, comme aux prétendues communications des grâces et attributs de la divinité. Mieux vaut, nous semble-t-il, reconnaître ce fait, tout en cherchant à s'en rendre compte et à l'apprécier à sa juste valeur, que de ruser ou de subtiliser avec les textes. D'ailleurs, qu'advient-il ordinairement de ces joûtes scripturaires? La souplesse et l'habileté tenant lieu de raison, l'Évangile est une arme pour toutes les causes. On en dénature le sens. Peu s'en faut qu'il ne devienne le catéchisme du crime. L'inquisition n'y a-t-elle pas trouvé l'éloge et la consécration de ses auto-da-fés? Après cela qui ne se défierait de pareils modes d'interprétation? Qui donc voudrait y voir le critérium suffisant de la vérité d'une doctrine?

Aussi depuis longtemps a-t-on compris, partout où l'on a confiance en la sublimité et en l'immortalité de la religion chrétienne, qu'une étude plus consciencieuse de ses premières annales est non seulement un droit sacré, mais *encore un impérieux devoir*. Aborder l'Évangile sans parti

pris d'avance, ou plutôt avec celui de proclamer le vrai partout, et toujours, mais sans fiel, sans crainte et sans partialité; s'aider de toutes les ressources de la philologie et de toutes les données de l'histoire; mettre à part, mais non à l'index, les morceaux dont l'inauthenticité serait notoire; expliquer chaque parole d'après le sens qu'elle avait dans la pensée de l'écrivain, et conserver à chaque auteur son caractère propre, dût-il en résulter des divergences et des contradictions, telle est la mission de l'interprète chrétien au XIX^e^ siècle. Mais ce n'est pas tout. L'œuvre de Jésus-Christ n'apparaît pas encore dans toute sa pureté, dans toute son admirable fécondité. Ce premier travail en appelle un autre non moins indispensable et bien autrement ardu.

Quand on examine, en les comparant entre eux sans égard aux susceptibilités juives, catholiques ou protestantes, les éléments fournis par l'exégèse historique et grammaticale, un fait d'une immense portée reste définitivement acquis à la science; c'est que la Bible ne forme point un corps de doctrines compact et homogène, mais un faisceau de documents réunis par des liens communs, bien qu'ils soient distincts l'un de l'autre, en tant qu'ils portent plus ou moins le cachet des circonstances temporaires et locales et des dispositions d'esprit particulières à leurs auteurs. Chacun de ces documents a donc sa valeur propre et peut servir dans une certaine mesure à la compréhension du christianisme, aucun pris isolément n'en est l'expression adéquate et ne constitue en faveur d'un système une pièce justificative suffisante. Il en est du christianisme, à cet égard du moins, comme de l'histoire en général. *On s'en fait ou l'on* en donne une idée bien étroite

et bien fausse quand on l'emprisonne dans un amas de chartes, transcrites pêle-mêle ou choisies dans l'intérêt d'une opinion prévenue. Une telle conception le réduit aux mesquines proportions d'une affaire de secte où d'une collection d'épitaphes. Or, il n'est ni l'une ni l'autre. Il est au contraire esprit et vie, planant ailes déployées sur toutes les prétentions exclusives; et, dans sa large envergure, enlaçant l'humanité toute entière. Ainsi, pour le comprendre, il y a nécessité de l'envisager dans son développement successif tel qu'il ressort d'une étude synthétique de ses premières annales, de s'élever au-dessus des formes passagères, mais nécessaires, qu'il a revêtues dans le temps; et d'en dégager les principes éternels et universels qui en constituent le fond et la substance. Il faut, en un mot, appliquer à l'étude du christianisme une méthode analogue à celle dont Vico traça pour l'histoire les premiers linéaments; et dont Herder, en Allemagne; Hume, Gibbon et Robertson, en Angleterre; Simondi, Condorcet, Guizot, Aug. Thierry, Michelet, et surtout M. Aug. Comte, en France, ont été les principaux initiateurs et les éloquents interprètes. Il va sans dire qu'une œuvre de cette importance, eussions-nous, ce dont nous sommes loin, les qualités qu'elle exige, ne saurait être entreprise incidemment à la suite ou en vue d'une discussion spéciale. Nous devions indiquer seulement à quel point de vue nous allons nous placer vis-à-vis du christianisme, en tant que nous le prenons comme terme de comparaison du mysticisme.

§ 2.

LE MYSTICISME ET LE CHRISTIANISME DEVANT L'HISTOIRE.

Le christianisme n'est point un phénomène isolé dans l'évolution historique. Loin de former une brusque solution de continuité dans la chaîne des idées et des faits qui s'étend à travers les âges, il en est au contraire la continuation, l'agrandissement, l'achèvement. Son apparition n'eut en elle-même rien de fortuit, rien d'accidentel, rien d'anormal. Elle découle tout naturellement de la notion du progrès, telle que la raison et l'histoire de l'humanité la révèlent. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'état des esprits et de la civilisation lorsqu'il se leva sur le monde.

Deux religions se trouvaient en présence : L'une remplissait l'univers d'un nombre infini de divinités revêtues de fonctions diverses, investies d'attributions distinctes et personnifiant les passions humaines. C'est le paganisme. Sa capitale était Rome. Pendant longtemps ses limites furent celles de la civilisation. Le monde alors était à ses genoux, dompté par la puissance de ses armes, ou séduit par l'attrait de son génie. Mais parvenue à l'apogée des grandeurs elle s'était affaissée sur elle-même, atteinte, comme dit Montesquieu, *par une maladie de langueur*, rongée par un cancer sans remède. Son culte, ne se rattachant plus à aucune croyance, dégénéra promptement de son antique splendeur. Il ne fut bientôt qu'un informe amalgame de pratiques superstitieuses, de fêtes licentieuses, et de cérémonies sanglantes, qui révoltaient également la conscience publique et la raison des sages. C'est dans cet état de dé-

crépitude et de décomposition que nous le voyons au commencement de notre ère.

L'autre avait bien à sa base la notion d'un Être unique et éternel, cause de tous les phénomènes. C'est le judaïsme. Sa capitale était Jérusalem. Mais cette notion était encore entachée de nombreux anthropomorphismes, souillée fréquemment par l'haleine empestée des superstitions orientales, ensevelie dans un culte formaliste et idolâtrique qui lui ôtait une grande partie de sa valeur morale et philosophique. Conservée d'ailleurs, séquestrée et, si j'ose ainsi dire, monopolisée par un petit peuple qui l'avait étroitement liée à ses institutions, elle avait un caractère local, exclusif, intolérant, stationnaire, qui la rendait impropre à satisfaire tous les besoins légitimes de notre nature, et à plus forte raison, à devenir le symbole de l'humanité.

De ces deux religions, aucune n'avait donc puissance de vie, d'irradiation et d'assimilation. C'est en vain que l'une d'elles essaya de supplanter et de supprimer l'autre. C'était un cadavre galvanisé aux prises avec un enfant dans les langes. Au surplus, elles étaient toutes deux dépassées par le mouvement des intelligences indépendantes. Qu'arriva-t-il ? Le scepticisme promenant impitoyablement sa faux dans tous les tabernacles, le sentiment religieux fut partout froissé, meurtri, méconnu. Ni le paganisme avec ses cruelles et fastueuses solennités, ni le judaïsme avec son servile rigorisme, n'étaient de nature à le contenter. Il s'agitait, il protestait, il se révoltait. Alors surgirent de toutes parts une foule de sectes, d'écoles, de conceptions, de superstitions, dans le but de régénérer, d'élargir ou de remplacer les formes vieillies. Voilà le secret de la faveur avec laquelle furent accueillies et débattues les mé-

taphysiques importées du fond de l'Asie. Ce fut comme un vent de mysticisme qui se répandit à la fois de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte et de la Grèce[1].

Les populations, toujours avides de nouveautés, étaient plus que jamais frémissantes sous l'étreinte de mille appréhensions, de mille aspirations vers l'avenir. Et, tandis que ces tendances mystiques, fondues avec le panthéisme, s'intronisèrent parmi les savants de l'antique cité des Ptolémées, on vit bientôt se déchaîner dans toutes les directions une légion d'aventuriers sans foi, docteurs de tréteaux, messies de bas-étage, spéculateurs consommés, dont le premier soin était de tarifer les initiations à leurs absurdes mystères[2].

Le désordre moral était au comble. De la région des croyances il tendait, par l'effet d'une corrélation constante dans le développement humanitaire, à passer dans le domaine des faits. Le monde n'était plus qu'une affreuse Babel. Les symptômes avant-coureurs d'un cataclysme prochain, ou, comme on disait alors, les *signes des temps*[3]

---

[1] Le mysticisme est au fond de toutes les conceptions anciennes de l'Asie méridionale, attendu qu'au fond de toutes est le dualisme qui fatalement y conduit: Ormuzd contre Ahriman, Brahma contre Siva, Osiris contre Typhon, Jupiter contre Saturne, c'est toujours la lutte du principe bienfaisant contre un principe malfaisant, de l'esprit contre la matière, lutte dont l'issue est la destruction de la matière par l'ascétisme.

La *Sankhya* et la *Nyaya* reposent sur cette idée que le corps est un mal, et prétendent indiquer à l'âme le moyen de s'en affranchir par la pure connaissance d'elle-même. — (Ritter, *Histoire de la philosophie anc.* Tom. IV. — Colebroocke, *transact. of the asiat. societ.* vol. II. — Heeren, *De la politique ancienne.* — Fréd. Schlegel, *De la langue et de la sagesse des Indiens.* — Benj. Constant, *Du polythéisme romain.* Tom. I. p. 160 et suiv.)

[2] Benjamin Constant, *Du polyth. romain.* Tom. II. page 113 et suiv.

[3] אותות, σημεῖα τῶν καιρῶν.

frappaient tous les yeux. Pour y échapper, il fallait que la convergence des idées rompue fût à tout prix rétablie. Or, pas plus que le polythéisme, pas plus que le judaïsme, le mysticisme ne pouvait devenir un point de ralliement. Précieux et légitime comme protestation, comme révolte du sentiment religieux indignement outragé par les formes existantes, ce but une fois atteint, il n'avait plus sa raison d'être ; et, dès qu'il le dépassa, son action fut aussitôt dangereuse et corruptrice. Comment aurait-il refait l'unité des croyances, lui qui manquait de toute direction unitaire ? Comment aurait-il entraîné les convictions, éclairé les consciences, lui totalement dépourvu de principes lumineux, de vérités saisissantes, de faits démonstratifs pour les masses ? De plus, l'une des premières conditions que doit remplir une doctrine nouvelle pour se répandre et s'implanter dans le sol, n'est-elle pas d'avoir une racine dans les traditions anciennes ? Le mysticisme ne relevait que de lui-même, et faisait résolument table rase de tout ce qui existait avant lui. Par toutes ces raisons, son triomphe général n'était pas possible.

La fusion des trois tendances en une seule ne l'était pas davantage. Leurs oppositions étaient trop marquées, leurs divergences trop profondes. Et, ce qui les rendait surtout irréductibles, ombrageuses, exclusives, c'est qu'elles renfermaient chacune dans diverses proportions quelques parcelles de vérité.

Il était donc besoin qu'une conception supérieure apparût, qui, se greffant sur le tronc du passé, s'incorporât ce qui lui restait de sève, profitât en quelque sorte du détritus des feuilles tombées, et en même temps vécût d'une vie propre, possédât des caractères particuliers, produisît

des fruits nouveaux. Tel fut le rôle du christianisme, rôle de synthèse, de généralisation et de rénovation. Mais il était besoin en outre que cette formule compréhensive, ce verbe régénérateur se présentât sous une forme palpable et visible, afin de parler à l'imagination des peuples, se personnifiât, s'incarnât dans un homme, à peine de rester à tout jamais incompréhensible et stérile. Telle fut la glorieuse mission de Jésus-Christ.

Qu'on ne s'y trompe pas : cette filiation du christianisme, bien loin d'en amoindrir la portée, ou d'en rapetisser la stature, en fait mieux ressortir, au contraire, la nécessité, la grandeur et la vérité. Mais elle explique en même temps la présence en son sein d'éléments hétérogènes, plantes exotiques et parasites, qui de bonne heure se cramponnèrent à lui, et qui, si elles ne purent en étouffer les rameaux, en ont évidemment retardé la croissance et diminué la vigueur. En un mot, il arriva pour le christianisme ce qui arrive après chaque révolution destinée à changer profondément la face des choses. Les préjugés et les abus, qui de leur nature ont une énorme persistance, se conservent toujours pendant un temps assez long, ou cherchent même à se perpétuer en prenant les dehors de l'idée triomphante. L'homme est ainsi fait : Ce n'est que par de violents efforts sur lui-même et au prix de bien des combats intérieurs qu'il se décide à rompre avec ses croyances et ses habitudes, lors même qu'il est persuadé qu'elles sont en tous points fausses et dangereuses. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, les brusques variations de température ne vont pas à sa constitution. Longtemps il essaie de se donner le change. Il cherche des atermoiements, des tempéraments, des accommode-

ments. De là, des conceptions hybrides entre le dogme qui s'éteint et le dogme qui s'élève. Qui ne sait, par exemple, que le paganisme est encore vivant parmi nous ? Tels sont aussi les vrais rapports du mysticisme et du christianisme.

Il n'est donné à personne, on le sait, de se soustraire entièrement à l'influence du milieu dans lequel il se trouve placé. Or, l'atmosphère était chargée de mysticisme. Rien de plus simple donc que les apôtres aient été conduits à le faire entrer, en ce qu'il a de pur et de vrai, et sous les formes transmises par la tradition et par leurs souvenirs, dans la manière dont ils ont compris et rendu la pensée de leur maître. Et, supposé même que cet alliage ne fut pas pour eux-mêmes un besoin, toujours est-il que pour populariser la foi nouvelle, il était dans la marche providentielle des destinées de l'Église un élément des plus favorables à la rapide extension du christianisme, et leur dévouement à la vérité leur commandait impérieusement de ne pas reculer devant une transaction sincère[1]. Le mysticisme fut donc très-utile comme levier de propagande, cela est incontestable. Il ne le fut pas moins ensuite lorsque les persécutions frappèrent les nouveaux convertis. Que seraient-ils devenus, eux faibles et petits, en butte aux sarcasmes ou aux colères des sages et des puissants du jour, si leur foi n'avait eu d'autres gages et d'autres fondements que les données incertaines de leur raison chancelante, des préceptes de morale réduits à leur plus

[1] A ceux qui se révolteraient à cette idée nous rappellerons une parole de Jésus-Christ et quelques passages de St.-Paul. Matt. X, 16. — 1 Cor. IX, 22. — Rom. XIV, 1. — Gal. VI, 1.

simple expression? Non! jamais ils n'eussent trouvé la force de résister aux embûches qui se multipliaient sous leurs pas et de rester calmes et inébranlables au milieu des plus épouvantables tortures. Le plus souvent, hélas! les angoisses et les appréhensions eussent épargné aux bourreaux le crime de les frapper. Tandis que la certitude où ils vivaient que le retour et le triomphe glorieux de Jésus était proche, le pressentiment des brillantes destinées auxquelles ils seraient appelés, la confiance en une assistance surnaturelle et en une intervention directe de la divinité dans leurs pensées et dans leurs actes, et maintes espérances plus ou moins illusoires, et maintes prédictions que l'avenir n'a pas justifiées, et maintes descriptions d'une félicité plus ou moins chimérique, exaltaient leur imagination, électrisaient leur âme et leur communiquaient avec une agitation fiévreuse une indomptable énergie. C'est à ce point de vue que fut écrite l'Apocalypse, ce bastion de tous les mystiques, cette mine que tous ont mis à contribution; et le titre de théologien (τοῦ θεολογοῦ) qu'y porte l'auteur lui vient précisément de l'application qu'il fit des spéculations en vogue à Alexandrie aux principes et à la personne de Jésus-Christ. Tout dans ce livre est frappé au coin de l'influence du temps, tout y révèle l'intention bien arrêtée de répondre à des besoins du moment et de mettre les Églises naissantes à l'abri des scandales et des outrages. C'est donc en faire un usage abusif, une application contraire à la pensée de son auteur, que d'y voir l'expression dernière, l'éternelle et suprême formule de la vie chrétienne. Pourquoi lui donner une signification, une importance d'emprunt? Sa valeur comme œuvre historique ne suffit-elle pas à lui mériter sa place parmi les monu-

ments sur lesquels le christianisme repose? Il atteste et rappelle en traits de feu les circonstances difficiles mais glorieuses au milieu desquelles apparut le verbe rédempteur du genre humain, les obstacles qu'il a renversés, les puissances qu'il a vaincues, les secours miraculeux qu'il a reçus du ciel, les dévouements qu'il a fait naître. C'est un tableau sublime de la tempête que l'Église a traversée aux premières phases de son existence, c'est la perspective prophétique de son éclatante victoire dans un avenir prochain. Voilà son véritable caractère.

Ce que nous disons de l'Apocalypse, il est permis de le dire aussi, de toutes les manifestations extraordinaires, visions, extases, glossolalies, rapportées dans les écrits et les actes des apôtres, et dont le mysticisme se prévaut et s'empare. Gardons-nous de les rejeter. Laissons au passé de l'histoire cette auréole de poésie et de mystère; mais n'allons pas, orgueilleux plagiaires, ceindre de cette couronne mystique des fronts que n'a point illuminés la foi et que n'a jamais lacérés la couronne d'épines des martyrs. Avant d'ambitionner la gloire des héros, sachons combattre au rang des obscurs, et soumettons-nous à la discipline des humbles. Voulons-nous connaître le christianisme et comprendre nos devoirs, attachons-nous à recueillir dans la vie, dans les paroles de Jésus et de ses disciples ce qui peut s'appliquer à tous les hommes et à tous les temps. En consultant les Saintes-Écritures, il faut en même temps consulter sa conscience et son époque. «Je ne suis pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir,» a dit le Sauveur (Matth. V, 17). Grande et féconde parole de progrès! Tu seras mon égide et ma seule réponse à ceux qui voudraient emprisonner le christianisme

dans les rivages d'un siècle, et dire à son flot qui s'élève : Tu n'iras pas plus loin[1] !

§ 3.

LE MYSTICISME EN FACE DE L'ÉVANGILE.

Nous n'avons fait qu'indiquer le jugement de l'histoire ; nous ne pourrons que résumer celui de l'Évangile : les développements auraient exigé des volumes.

Concentrons notre examen sur les points les plus saillants du mysticisme. Il est trois dogmes qui caractérisent assez bien toutes les conceptions qui s'y rattachent : le mépris de la raison, l'abjection du corps, la condamnation

---

[1] A l'appui des idées que nous avons avancées sur l'interprétation historique et progressive de l'Évangile, nous invoquions ici l'autorité de M. le professeur Reuss, à qui la science est redevable de la première explication, évidente et irréfragable qui ait été donnée de l'Apocalypse. En même temps nous émettions, quoi qu'il nous en coûtât de nous exposer à être suspect de flatterie, le vœu de voir imprimés dans notre langue ses cours de théologie biblique que nous avions pour notre part recueillis avec soin, et dont nous avions fait notre profit. En arrivant à Strasbourg pour présenter cette thèse, nous avons été heureux d'apprendre que notre désir était réalisé. M. Reuss venait de les faire paraître sous ce titre : *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*. 2 vol. in-8, Strasb. 1852, avec cette épigraphe : «Οὐκ ἦλθον καταλῦσαι ἀλλὰ πληρῶσαι.

De cet ouvrage, qui est une bonne fortune pour la science, nous détachons immédiatement et presque au hasard quelques pensées qui justifient notre point de vue : «Les premiers disciples de Jésus posent en fait que l'instruction »évangélique doit se régler sur le public auquel elle s'adresse, et qu'il y a des »points de doctrine plus généralement, plus immédiatement nécessaires, »d'autres qui peuvent ou doivent être réservés à un auditoire mieux préparé »(1 Cor. II, 6 sq. ; III, 1 ; Hébr. VI, 1)..... Ils distinguent ce qu'ils ont reçu du »maître de ce qu'ils y ont ajouté eux-mêmes (1 Cor. VII, 25-40). Tom. 1, »page 34. — Et plus loin, page 318. On enlève à l'Apocalypse toute ac»tualité, toute liaison avec les circonstances, tout son sens naturel et trans»parent en s'efforçant de la déraciner du terrain sur lequel elle est née, pour la »suspendre pour ainsi dire en l'air, et l'accommoder aux caprices de l'exégèse »rêveuse d'un autre siècle.»

dédaigneuse du monde. Ces trois dogmes, dont s'arment les mystiques pour se dire les seuls vrais chrétiens, sont aussi ceux dont s'arme le plus souvent l'indifférence contre le christianisme, de sorte que si l'Évangile les contredit et les condamne, justice sera faite des prétentions des uns en même temps que des attaques des autres. Or, à cet égard, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Pour se refuser à l'évidence, il faut absolument méconnaître l'esprit des Saintes-Écritures, se tromper grossièrement sur le caractère et la mission du Seigneur, ignorer les faits les plus certains de sa vie, oublier les principes les plus connus de ses enseignements, dénaturer les instructions les plus formelles de ses disciples.

Et d'abord, où a-t-on vu que les recherches de la pensée soient un obstacle à la vie religieuse et soient interdites au chrétien? Est-ce une foi subite, immédiate, aveugle que le Sauveur demande? Non, tous ses discours, semés d'images, de paraboles, de paradoxes sont autant d'appels à la réflexion et à la libre décision de l'intelligence. Il compte sur les besoins de l'âme, qui sont comme *une soif* bienfaisante capable d'attirer insensiblement sur le chemin de la vérité et de la vie (Jean V, 43). Il invoque fréquemment le témoignage des Saintes-Écritures; il veut qu'on le juge à ses œuvres (Jean V, 39, 36) et loin de forcer les consciences et de les tourner à Dieu sans préparation ni travail, il proclame cette immortelle règle de la foi: «Il faut adorer Dieu en connaissance de cause (Jean IV, 22), en esprit et en vérité (23).

Faut-il d'autres autorités? Rappelons-nous l'exemple qui nous est offert dans ces gens de Sichem qui croyaient, non d'après les rapports d'autrui, mais d'après ce qu'ils

avaient eux-mêmes entendu (Jean IV, 42); l'exemple de ceux de Bérée qui comparaient soigneusement les Écritures aux prédications de St.-Paul (Actes XVII, 11) et les innombrables recommandations des apôtres qui conseillent aux fidèles de se mettre en garde contre les faux esprits, de les examiner avant d'y croire, et de ne retenir que ce qui est bon[1].

Il y a loin de là, comme on voit, aux imprécations mystiques contre le libre examen et à l'union magique où la conscience et la volonté n'ont point de part.

D'où vient qu'au nom de Jésus on ait déclaré la raison indigne et incapable de rien décider en matière religieuse? D'où vient que le christianisme semble avoir ravivé plutôt qu'éteint la guerre entre la science et la foi? D'où vient que tous les efforts de rapprochement entre les convictions puisées à ces deux sources semblent avoir creusé plutôt que comblé l'abîme profond qui les sépare? C'est que, des deux côtés, les préventions ont été mal fondées, les intentions malveillantes, les prétentions mal assises. Les défenseurs de la foi, se plaçant sous l'autorité d'une inspiration divine, dont ils se constituaient les dépositaires uniques et les gardiens jaloux ont condamné la raison, imposé des croyances, et, sans respect pour l'Évangile, raturé, torturé, faussé les textes qui les trahissent. Les défenseurs de la raison ont alors outrepassé leur mandat. L'excès a enfanté l'excès. Au lieu de se renfermer dans le cercle des attributions qui leur sont dévolues et tracées par la nature de la raison elle-même, au lieu d'inventorier, de coordonner et d'éclairer les dogmes de la foi, ils se sont avancés sur

[1] Matt. VII, 15. 1 Tim. IV, 1. 1 Thess. V, 19-21. 1 Jean IV, 1, etc.

un terrain qui manquait sous leurs pas, ont nié tout ce qu'ils ne pouvaient comprendre et refoulé jusqu'au sentiment de l'infini. Ainsi se perpétua cet antagonisme impie qui fait combattre l'homme contre l'homme et «lutter Dieu contre Dieu.» Double crime de lèse-humanité et de lèse-divinité que le christianisme évangélique repousse et condamne. Il enseigne que toutes les facultés humaines en tant que «créatures de Dieu sont bonnes» et que toutes ont à payer leur péage sur la route de la vie (Parabole des talents, Matt. XXV, 16-30). C'est pour l'homme un bien si précieux que cet état où il se croit en possession de la vérité que Dieu en a multiplié les portes et facilité l'accès. «Il y a diversité de dons et d'opérations, mais c'est toujours le même esprit et le même Dieu qui opère tout en tous» (1 Cor XII, 4-6). La raison ne peut pas plus dire à la foi, et la foi pas plus dire à la raison: Je n'ai que faire de toi, que la tête ne peut dire aux pieds: Je n'ai que faire de vous (1 Cor VII, 14-27). Toutes les deux doivent et peuvent s'exercer sans rivalité ni péril: l'une venant relayer l'autre, la foi succédant à la science quand celle-ci laisse encore quelque vide dans l'âme, et la science guidant de loin la foi en attendant qu'elle la renforce. N'est-ce pas le sens de cette profonde définition: «La foi est une vive représentation des choses qu'on espère et une démonstration de celles qu'on ne voit point» et de cette féconde pensée: «Ajoutez la vertu à notre foi, et à la vertu la connaissance[1]» (Hébr. XI, 1, 2. — Pierre I, 5. — Philipp. I, 9).

[1] Ἐπιχορηγήσατε ἐν τῇ πίστει ὑμῶν τὴν ἀρετήν, ἐν δὲ τῇ ἀρετῇ τὴν γνῶσιν. — En général, le Nouveau-Testament ne désapprouve aucune des manifestations de l'âme, pourvu qu'elles soient sincères. Il reconnaît que parfois la

Telle et l'excellence de l'Évangile qu'il présente, envisagé dans son ensemble, une admirable synthèse de la religion et de la philosophie. Ces deux arbres immortels, toujours séparés par la main des hommes, s'y trouvent rapprochés et réunis. Leurs branches se croisent et s'entrelacent pour former enfin le berceau dans lequel tous peuvent trouver refuge et repos. Et pourtant, il est encore de mise dans nos temps d'opposer l'Évangile à la philosophie sous prétexte que l'un a rendu l'autre inutile. C'est faire un raisonnement à peu près analogue à celui qu'on prête à Omar avant l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Respectons enfin l'œuvre de Dieu. Aux uns nous dirons : Soyez vis-à-vis de la religion ce que vous êtes dans les sciences exactes, pleins de réserve et de circonspection pour les faits encore incertains ; ne vous hâtez point de conclure avant que de connaître. Aux autres, nous rappellerons les paroles que Clément d'Alexandrie adressait à ceux qui déjà redoutaient la philosophie grecque : «Si votre foi est telle qu'elle puisse si

---

vérité peut, en apparaissant aux personnes à l'imagination vive, être comme une illumination soudaine (ἀποκαλυψις) et produire un transport (ἐνθουσιασμος, *Begeisterung*), qu'elle peut aussi, quand c'est la sensibilité qui prédomine, absorber les facultés de l'esprit, obscurcir ou effacer la conscience du moi, produire enfin l'extase et tout ce qui s'en suit, sons inarticulés et mouvements convulsifs (πνεύμα opposé à νους, *Entzückung*). — Mais ces manifestations particulières aux époques d'exaltation religieuse ne sont nulle part recommandées comme nécessaires. L'apôtre St.-Paul, toujours si plein de tolérance et de déférence envers autrui, et qui lui-même avait éprouvé quelque chose de semblable, les respecte comme un témoignage de la chaleur, de la ferveur du sentiment religieux ; mais on peut presque dire qu'il les suspecte et s'en défie (1 Cor. XIV, 1 et suiv.). — En tous cas, il leur préfère l'intelligence calme et réfléchie des vérités divines (γνῶσις, διδαχῆ, διδασκαλος). — Il dit à ce sujet 1 Cor. XIV, 20), ainsi que Jésus l'avait déjà dit à ses disciples (Matt. XVIII, 3) : «Ne devenez point comme des enfants, relativement à votre intelligence (ταῖς φρεσιν), mais devenez-le, quant au mal, et devenez parfaits en intelligence.»

facilement être renversée, vous avouez vous-mêmes que la vérité n'est point avec vous, car la vérité est inébranlable, et il n'y a que les fausses doctrines qui succombent dans la discussion;[1]» et nous appliquerons à la raison ce conseil du sage Gamaliel : «Si son œuvre est des hommes, elle se détruira d'elle-même, mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire, et prenez garde qu'il ne se trouve que vous ayez fait la guerre à Dieu» (Act. V, 38, 39).

Passons au second dogme du mysticisme. Où a-t-on vu que les mortifications du corps soient une économie nécessaire pour acquitter la rançon du péché et la plus sûre voie qui conduise au salut? Est-ce que le Sauveur accorde quelque prix aux démonstrations du dehors, aux exercices de l'ascétisme, aux cérémonies de la pénitence? Elle existait déjà de son temps, cette race de gens, histrions de la piété, bateleurs de la religion, qui plaçaient avant tout l'observation d'un jeûne ou d'un sabbat. A-t-on oublié l'éternel opprobre dont il a stigmatisé les Pharisiens? «Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme» (Matt. XV, 11). «Que personne donc ne vous condamne au sujet du manger et du boire, ou pour la distinction d'un jour de fête... car ces choses n'étaient que *l'ombre de celles qui devaient venir*[2]. Que personne ne vous maîtrise à son plaisir, sous prétexte d'humilité, et par le *culte des anges* s'ingérant dans les choses qu'il n'a point vues...» (Coloss. II, 16—19).

D'où vient qu'au nom de Jésus on ait élevé des autels à

---

[1] *Stromata* VI et VII.

[2] Comparer cette idée à celles exprimées au § 2 de la deuxième partie.

l'inanition et à la souffrance? D'où vient l'importance qu'on attribue à toutes les pratiques dirigées contre le corps? C'est que l'on a mal compris et mal jugé l'un des plus remarquables enseignements de l'Évangile, parce qu'on a mal observé le phénomène de la nature humaine qui y donne lieu. Le christianisme signale en l'homme intérieur l'existence de deux principes différents et souvent contraires. *Homo duplex.* Le principe animal, purement matériel, formé des impressions des sens et des rêves de l'imagination et le principe spirituel qui se développe plus tard par l'éducation, par la communication des sentiments et des idées. C'est une vérité d'expérience que ces principes se contrarient dans leur action : il est des moments dans la vie, moments d'accablement et de langueur, où l'homme fait ce qu'il ne veut pas et veut ce qu'il ne fait pas. C'est cet état que dépeint admirablement St.-Paul quand il dit : «Je ne fais pas le bien que je voudrais faire, mais je fais »le mal que je ne voudrais pas faire» (Rom. VII, 19 et suiv.). Il règne alors en notre être une espèce de dissension intestine qui nous rendrait stupides ou fantasques, si les facultés spirituelles ne prenaient l'ascendant sur les facultés matérielles. Or, l'Évangile tend par dessus tout à fortifier les premières et à les tenir constamment en éveil chez l'homme, qu'il connaît et qu'il sait toujours trop enclin à céder aux illusions des secondes. Mais est-ce à dire qu'il refuse satisfaction légitime à celles-ci? Non, il leur imprime le cachet de l'esprit qui les ennoblit et les élève; afin que, là même où l'homme risquerait de se confondre avec les animaux, il leur soit encore supérieur et que tout, en lui «soit irrépréhensible et sans tache, l'esprit, l'âme et le corps.»

Le christianisme évangélique désavoue donc ces doctrines qui font des austérités et des douleurs volontaires un mérite aux yeux de Dieu. Il sait convenablement échelonner toutes les facultés humaines. Priorité n'est pas exclusion. En nous donnant le pain de l'âme, le sauveur ne dédaigne pas de demander pour nous «le pain quotidien du corps» comme il ne dédaigna pas de soulager les infirmités physiques, de guérir le pauvre aveugle et le malade rongé par les ulcères (1 Tim. IV, 1—10).

J'arrive enfin au dernier des principes fondamentaux du mysticisme, lequel est aussi l'un des griefs capitaux de l'incrédulité.

Où a-t-on vu que le renoncement absolu à tout ce qui tient à la terre, l'entier détachement de toutes les joies, de toutes les impressions d'ici-bas soit le premier et le plus grand commandement du christianisme? Sont-ce bien les sentiments du vrai chrétien qui sont exprimés dans ces vers, que le grand vengeur du bon sens a mis dans la bouche d'Orgon:

»Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
De toutes amitiés, il détache mon âme
Et je verrais mourir, frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucirais autant que de cela.«

Ah! s'il en est ainsi, n'accusons pas le monde de se retirer de l'Église chrétienne! Pour notre part nous nous associons pleinement aux pensées qu'exprimait à ce propos un homme qui ne déploie pas moins de dévouement que de sagesse dans la défense des vrais intérêts de l'Évangile: «Nous avouons franchement, dit M. Ed. de Pressensé[1],

[1] *Conférences sur le christianisme dans son application aux questions sociales*, avec cette épigraphe tirée de Ballanche: »De quoi s'agit-il à présent?

»que s'il était vrai que le christianisme renfermât ses adeptes »dans une orgueilleuse solitude où ils goûtassent par avance »la béatitude céleste, sans se soucier des destinées de ceux »qui n'y seraient pas avec eux, nous ne serions pas chré»tiens; car le christianisme ne nous apparaîtrait plus comme »une religion divine; une religion ne peut être divine qu'en »étant en même temps humaine.»

Mais ici, l'erreur est trop flagrante et la vérité trop visible. J'ouvre l'Évangile au hasard; et, sur la première page venue, mon œil se porte forcément et mon âme se repose aussitôt sur une parole de charité ou sur un précepte d'amour Le Christ apparaît-il jamais dédaigneux et superbe, insensible et méprisant, solitaire et noyé dans un égoïste silence? Non, sa douce figure, son angélique parole empreinte de sagesse et de bonté, son esprit pénétrant et fécond, son cœur compatissant répandent partout le bonheur et la vie. Il se plaît au milieu des hommes, heureux de leurs joies, sympathique à leurs douleurs. Il sourit tendrement à Madeleine, à la Cananéenne, à la colombe, à la fleur, à toute créature. Il regrette Lazare, pleure avec Marthe et Marie et sème partout sur sa route les consolations et les bienfaits. Il change l'eau en vin aux noces de Cana, multiplie les pains pour la multitude, n'ignore rien de la vie et de ses épreuves, honore la moisson, la pêche, le troupeau, la vigne, toutes les occupations de l'homme, toutes les productions de la nature. Sorti de l'échoppe d'un charpentier, il aime à s'entourer des hommes du peuple, de ceux que nous appelons aujourd'hui artisans et ouvriers. C'est parmi

---

D'un développement du christianisme sous peine de périr. Si on veut le rendre incompatible à toutes les idées généreuses, on repousse dans les abîmes de l'incrédulité une génération nouvelle que le doute fatigue.« — Paris. 1849.

eux qu'il choisit ses disciples. Ce sont des pauvres qui sont chargés par lui d'annoncer la parole d'espérance aux pauvres. Celui-ci est pêcheur, celui-là est tisserand. Tous, à son exemple, traversent le monde, faisant le bien. St-Paul fabrique des tentes pour n'être à charge à personne et pour se mettre en mesure d'être utile à tous. Le travail est sanctifié, les boiteux marchent, les malheureux espèrent et la plus sainte carrière se termine par le plus grand des martyrs.

D'où vient donc qu'au nom de Jésus on a dit que le premier devoir de l'homme est de mépriser le monde et que le christianisme ne peut rien enlever aux souffrances d'ici-bas? Etrange abus des mots! Odieux, mais inévitables errements d'une notion incomplète et tronquée de l'Évangile. Certes, le christianisme arrache l'homme à l'exclusive domination du monde et à lui-même et le dirige vers le ciel et vers Dieu. Mais aussitôt, il le ramène au milieu de ses frères, prêt à tous les dévouements, décidé à tous les sacrifices pour leur bonheur. Il fallait bien lui apprendre qu'il est des intérêts supérieurs à ceux de la terre, et que devant le devoir toute considération, tout penchant, la vie même, doit s'effacer sans regret. N'est-cepas la pierre angulaire de toute morale. Il faut bien en outre lui rappeler sans cesse à cet être, toujours si prompt à l'oublier, que les plaisirs des sens, l'éclat des richesses, le brillant des honneurs déssèchent le cœur qu'ils usurpent et qu'ils dominent; qu'ils étouffent tout généreux instinct, tout noble mouvement, eux d'ailleurs si fugitifs et si vains au prix des biens que donnent les plaisirs de l'âme, les bonnes actions, le soulagement des infortunes, la douce pensée d'avoir fait un heureux. Voilà les dispositions qu'il nourrit, voilà les devoirs qu'il inspire.

Il est vrai que certains passages de l'Évangile semblent, au premier abord, et quand on s'en tient à la lettre, militer en faveur du mysticisme. Il en est un surtout qu'il importe de ramener à son véritable sens, parce qu'on le cite journellement et qu'on peut en abuser contre le vrai christianisme. Jésus répondant à Pilate qui l'interroge lui dit : «Mon règne n'est pas de ce monde.» Il n'en fallut pas davantage pour conclure que le christianisme n'a pas à descendre aux infimes détails de la vie terrestre et que tenter de l'incarner dans les faits est une entreprise coupable. Or, il n'est pas difficile de se convaincre que tel ne saurait être le sens de cette parole de Jésus, pour peu qu'on se donne la peine de la lire dans le contexte. On voit alors clairement qu'elle s'adresse à un homme qui pouvait se méprendre sur le Sauveur et le considérer comme le libérateur et le conquérant attendu par les juifs ; elle lui explique le véritable caractère de sa mission, délivrance pacifique, conquête par les armes de la persuasion, dont il laissait aux générations futures le soin de recueillir les bienfaits : C'est pour cela qu'il est dit après : «Si mon règne »était de ce monde[1], les miens combattraient pour moi» (Jean XVIII, 35 et suivants). Est-il besoin d'invoquer encore des textes décisifs contre le mysticisme? Je n'en veux

---

[1] Ce qui ne contribue pas peu à donner crédit à l'erreur sur ce point, c'est la signification que le mot *monde* (ὁ κοσμος) a souvent dans le langage du N.-T. et notamment dans la théologie de St.-Jean. Il signifie *ténèbres* (Jean III, 19. Ep. II, 8, 9), *haine* (VII, 7, XV. 18, XVII, 14) et *mort* (V, 24. Ep. III, 14).

On comprend que dans ce sens entre le monde et Christ point de communication possible.

Sur le sens du mot κοσμος dans le N.-T., voir G.-A. Kreiss, Stras. 1837, et surtout l'ouvrage déjà cité de M. Reuss, *Histoire de la Théologie chrétienne au siècle apostolique*, Tom. II. page 372 et suiv.

citer qu'un ; mais il a le mérite d'être connu de tout le monde. Dans la sublime prière que nous apprit Jésus, ne nous enseigne-t-il pas clairement que ce doit être le vœu et le but de chaque chrétien «que le règne de Dieu vienne, et que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel?» (Matt. VI, 10) Que le christianisme ne puisse se mesurer dans la lice où les intérêts temporels se débattent et se mêler aux partis, cela est évident, cela découle aussi de ses enseignements. C'est par l'âme, c'est par le ressort de l'activité, qu'il s'enfiltre et pénètre jusqu'aux dernières couches de la société. «La piété a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir» (1 Tim. IV, 8). «Chose »admirable, s'écrie Montesquieu [1], la religion chrétienne, »qui semble ne promettre que le bonheur du monde à ve- »nir, fait encore notre bonheur dans ce monde-ci.» Oui, l'Évangile a fait la civilisation moderne, il ne s'arrêtera pas, il est loin d'avoir dit son dernier mot [2].

O vous qui souffrez; vous, pauvre mère angoissée par les pleurs d'enfants affamés ; vous, malheureux vieillard invalide et languissant ; vous tous qui portez le poids de la résignation, ne croyez pas ceux qui disent que le christianisme n'a pas à s'occuper des maux de cette terre : Ce sont de faux amis, à moins qu'ils ne soient des traîtres de la religion du seigneur. Si l'on essayait jamais de la ravir au monde, c'est en votre cœur qu'elle devrait trouver un

---

[1] *Esprit des Lois*. Liv. 24.

[2] Nous sommes forcés de passer en courant sur ce sujet qui nous plait et sur lequel nous espérons nous étendre plus amplement un jour. Mais nous ne pouvons nous empêcher de citer à l'appui de ce que nous avançons ici, le remarquable résumé des écrits de St.-Paul sur le règne de Dieu au point de vue social par M. Sardinoux, *Comm. sur l'Épit. aux Gal.* Valence 1857. (Essai sur la philosophie chrétienne de l'histoire de l'humanité selon St.-Paul.)

dernier asile. Ne voyez-vous pas que son triomphe serait votre délivrance ? Ne connaissez-vous donc pas cette prophétie du jugement dernier :

«Alors le roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez les »bénis de mon père, possédez en héritage le royaume qui »vous a été préparé dès la création du monde, j'ai eu faim, »et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif....

»Alors les justes lui répondront : Seigneur quand est-ce »que nous t'avons vu avoir faim et que nous t'avons donné »à manger, ou avoir soif.....

»Et le roi répondant leur dira : Je vous dis en vérité »qu'en tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces »plus petits de mes frères ; vous me les avez faites à moi-»même» (Matt. XXV, 34-40).

Ainsi donc, il n'est pas vrai de dire que le christianisme est antipathique à la vie réelle, sans liaison avec l'expérience, ou contraire à l'activité terrestre. Il n'est pas vrai de dire qu'il tend à faire du monde une sorte de thébaïde et de l'homme un fakir agenouillé nuit et jour devant un manitou. Il n'est pas vrai qu'il consiste uniquement à consoler le patient, à lui administrer le viatique d'outre-tombe, à le préparer à la mort et qu'il est indigne de lui de panser les blessures de la vie, d'en prévenir et d'en alléger les souffrances. Il n'est pas vrai non plus qu'il répudie le corps comme un vil obstacle, qu'il condamne le désir comme le génie du mal, qu'il crie anathème au bien-être, et à la joie damnation. Destiné à l'homme, le christianisme embrasse l'homme tout entier. Cœur, tête et corps, tout est bon à ses yeux. Quoi ! lui qui nous enseigne à bénir le créateur dans la plus petite de ses œuvres, il nous ordonnerait de maudire l'admirable instrument de notre activité. Lui qui

nous apprend que la terre est le fief de l'homme, la liberté sa prérogative et la raison son apanage, il nous défendrait de profiter des trésors qu'il découvre, des facultés qu'il reconnaît, et des droits qu'il consacre ? Contresens, dérision, blasphème !

Mais, il ne faut jamais le perdre de vue, ce n'est pas seulement à l'homme d'aujourd'hui, d'hier, de demain, d'ici, de là, que le christianisme s'adresse ; c'est à l'homme de tous les temps et de tous les lieux ; c'est à l'homme qui se succède et se transforme, c'est à l'humanité tout entière. Il est assez souple pour se prêter à toutes les métamorphoses des siècles ; assez flexible pour se plier aux formes successives des sociétés humaines, assez vaste pour absorber dans son sein toutes les idées religieuses, philosophiques et politiques semées sur la route de l'éternité. De là viennent ses apparentes contradictions ; mais de là aussi, le secret de sa puissance sur les âmes. Il ne heurte aucune croyance, ne froisse aucune conscience, ne ferme à personne la porte de ses saints agapes. Se faire tout à tous, parler à chacun le langage qu'il aime et qu'il comprend, satisfaire à tous les instincts du cœur, donner leur équitable part à tous les besoins du corps et répondre aux mille voix de l'âme, c'est là ce qui le place en dehors et au-dessus de toutes les autres religions, intolérantes, exclusives, oppressives, fanatiques ; c'est aussi là le gage de son avenir et de son immortalité.

En un mot, il envisage l'homme sous toutes ses faces, le suit dans toutes les conditions, comme être moral, comme être raisonnable, comme être physique, comme être individuel, comme être social, riche, pauvre, heureux, souffrant, ignorant et savant. Il réalise la grande loi

burinée dans toute la nature : Diversité dans unité. S'il dit résignation, il dit aussi : justice. S'il commande la prière, il prescrit aussi le travail et, sous ses enseignes, le prêtre de la foi, Colomb de la vérité, conduit par l'inspiration instantanée du cœur, montre au prêtre de la pensée le sillage lumineux qui révèle un monde nouveau !

C'en est assez. Arrêtons-nous. Pourtant, avant de finir, qu'il nous soit permis de fixer, en les condensant, nos observations peut-être un peu confusément présentées dans cette esquisse. Le voyageur qui vient de parcourir une contrée, se retourne une dernière fois avant de la quitter et lui donne un dernier regard du haut d'une position assez élevée pour dominer le panorama d'alentour. Cherchons de même à rassembler par un coup d'œil général les impressions diverses que nous avons exprimées.

III.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Quel sentiment éprouverons-nous à la vue de cet homme assis, immobile et silencieux, au milieu des débris d'un temple abandonné ?

Peut-être il se complait et se plonge à loisir dans l'admiration de ces merveilles que le grand Dispensateur a répandues à pleines mains dans la nature. Peut-être il ouvre son cœur aux suaves concerts de la création. Voyez. Il a les regards suspendus à la voûte étoilée, son être se dilate, sa conscience s'éclaire sans doute à l'aspect de ces lampes brillantes allumées par le divin auteur de toutes choses. Passants, gardez-vous de sourire. Il s'éveille en cet homme un noble sentiment, une sublime idée se fait *jour en son âme. Il entrevoit* l'infini.

Peut-être sa pensée a-t-elle franchi depuis longtemps ce premier stade d'une primitive inspiration. Peut-être sa raison cherche-t-elle à percer les innombrables mystères qui se lèvent de toutes parts. Voyez. Son œil étincelle. Il vient sans doute de découvrir une de ces vérités fécondes qui de loin en loin apparaissent sur la terre pour l'éclairer et la consoler. Passants, gardez-vous de troubler par le bruit de vos pas la méditation de cet homme. En son esprit s'enracine une conviction sainte, il voit la bonté de Dieu, il croit à la dignité de la nature humaine et à la solidarité morale des nations.

Peut-être aussi qu'il se repose des fatigues du jour après un pénible labeur pour assurer à ses chers enfants le pain du lendemain. Peut-être aussi que dans une douce prière il puise assez de courage pour lutter contre les obstacles qui se multiplient sur sa route. Voyez. La sérénité de son âme resplendit sur son front ; il prend sans doute l'héroïque résolution de rester jusqu'au bout fidèle au drapeau de l'honneur et de la vertu. Passants, arrêtez-vous. Inclinez-vous. Il souffre, il espère, il combat.

Mais non ! Nous prêtons à cet homme des sentiments qu'il reprouve et nous l'entourons d'un respect qu'il déteste. Sa famille, il l'abandonne. Ses semblables, il les fuit. Il ne connait ni le travail ni la charité. Que lui parlez-vous de raison ? Il ne vous entend pas. Daigne-t-il s'abaisser jusqu'à vous, c'est pour se vanter de n'avoir plus pensé depuis bon nombre d'années. Il n'a que faire des lentes, des patientes investigations de la raison. Il la suspecte, il la comprime, il la supprime pour la punir de son indiscrète curiosité. Il n'a que faire d'une lueur incertaine et trompeuse. La lumière éternelle brille au dedans de lui,

le verbe intérieur lui révèle instantanément et continuellement la vérité. Que lui parlez-vous de la terre? Au lieu de l'admirer, il la méprise. Au lieu de chercher à l'orner et à l'embellir, il serait heureux de pouvoir d'un seul froncement de ses sourcils la pulvériser et l'anéantir.

Devant de pareilles conceptions, que penser et que faire? Quand une doctrine apparaît qui ne relève que d'elle-même et n'expose que son crédit, on peut laisser au bon sens, ce prince de la critique, et au temps, ce faucheur du mensonge, le soin d'en faire justice. Mais quand elle s'affuble orgueilleusement ou sournoisement du manteau de la piété véritable, on doit la démasquer sans crainte et la poursuivre sans merci. Rien n'est si dangereux que le faux qui sait se dorer du vrai.

C'est pour cela qu'il fallait soigneusement mettre en réserve ce qui dans le mysticisme est compatible avec les enseignements de l'Évangile pour avoir plus de force contre tout ce qui le contredit et le compromet.

Tant qu'il ne fait que constater en nous dans la formation de nos croyances l'empire de l'influence d'en haut, conjointement avec la réceptivité de l'homme, que montrer en notre âme des besoins bien plus grands que les forces de la raison, que respecter certains phénomènes anormaux que l'action religieuse peut provoquer sur certaines natures, tant qu'il ne fait enfin que recommander à l'homme de ne se laisser asservir ni par les appétits du corps, ni par les suggestions du monde, le mysticisme est sur son terrain légitime et dans la voie tracée par Jésus. Mais ses tendances le portent facilement à dépasser bientôt ces limites naturelles, et à s'écarter de plus en plus de cette ligne marquée dans l'Évangile. Alors, à quelque point de vue qu'on l'en-

visage, au point de vue philosophique, au point de vue moral, au point de vue religieux, on se convainc qu'il est le contrepied du christianisme.

Le mysticisme pose en principe l'autocratie du sentiment et de l'imagination et prononce la déchéance de la raison ; le christianisme reconnaît l'autonomie de la raison, consacre les droits du sentiment, nourrit mais contient l'imagination.

Le mysticisme méprise la nature humaine qu'il ravale et mutile ; le christianisme estime toutes nos facultés qu'il ennoblit et cultive.

Le mysticisme fait dépendre uniquement le salut d'une opération magique ; le christianisme le montre dans l'épreuve et dans la vertu, dans une puissante évolution spirituelle provoquée par la foi et la conscience dans toute l'économie intérieure de l'âme.

Le mysticisme fuit le monde et le condamne ; le christianisme l'améliore, le sanctifie, le console et l'éclaire.

Le mysticisme mène au fanatisme et au fatalisme ; le christianisme enseigne la tolérance et conduit à la liberté.

Le mysticisme aime Dieu comme un amant ou le craint comme un tyran ; le christianisme l'aime comme un père, et le considère comme un bienfaiteur.

L'idéal du mysticisme, c'est l'immobilité ; la loi du progrès est inscrite au fronton même du christianisme.

Le mysticisme, c'est le code de la léthargie ; le christianisme, c'est le dogme de la vie.

On se demande après cela comment il se fait que l'indifférence et la haine qui pèsent sur le mysticisme, s'étendent en même temps au christianisme, et qu'on s'obstine à les rendre solidaires. C'est qu'on s'obstine aussi à

tourner, les yeux fermés, dans le cercle vicieux d'une déplorable méprise. Dans l'esprit du plus grand nombre, incrédules et croyants, le christianisme est tout entier dans les Églises qu'on honore de son nom. Or, ces Églises, il faut le reconnaître, organismes imparfaits du travail des siècles précédents, sont encore plus ou moins imprégnées des morbides exhalaisons du mysticisme. L'une d'elles entre toutes, qui se donne et qui passe trop souvent, surtout en France, pour l'unique héritière des richesses de Christ, gravite autour des mêmes erreurs et produit les mêmes effets [1].

D'où vient que dans le catholicisme les jeûnes sont imposés, le célibat sanctifié, le détachement de la vie admiré, les austérités en vogue, les mortifications en honneur, les souffrances physiques en odeur de sainteté, sinon de cette idée essentiellement mystique : La matière est le siége du mal, tout ce qui tend à en ruiner l'empire est œuvre pie et méritoire?

D'où vient que dans le catholicisme la simple participation à un sacrement, la présence à une cérémonie, l'adhésion à une formule constituent des titres suffisants au salut et à la félicité éternelle, sinon de ce principe renouvelé des mystiques : Il n'est pas besoin d'un développement normal et graduel pour s'élever à Dieu et mériter ses faveurs ; on peut atteindre à ce but d'un seul coup de la grâce et par une subite opération du Saint-Esprit?

D'où vient que dans le catholicisme l'examen des croyances est interdit, la lecture des Saintes-Écritures enle-

[1] Michelet, *Du prêtre, de la femme, de la famille.* Paris 1845.
Les prétendues conversions opérées dans ces derniers temps sur des enfants protestants, enlevés à l'autorité de leurs parents, les miracles produits sur des images de la Vierge, et tant d'autres phénomènes curieux dans le monde religieux de notre siècle prouvent de reste le fait signalé.

vée aux fidèles, l'obéissance passive ordonnée, sinon de ce sophisme mystique : La raison est un engin de révolte, un instrument de scandale, un piége de satan?

On sait que le catholicisme s'est officiellement et ouvertement séparé du mysticisme, cependant? C'est vrai. Mais sur quel point? Était-ce pour le rappeler aux lois de la nature et de l'Évangile? C'était uniquement pour le rappeler sous l'œil du sacerdoce, sous la main de l'autorité. La liberté de conscience était du moins sauvegardée par les mystiques, de sorte que la différence est toute à la faveur de ces derniers. Au reste, voyez les résultats obtenus par les uns comme par les autres, partout où leur influence a dominé : A l'Inde, comparez l'Espagne et l'Italie....

L'Église protestante a-t-elle absolument rompu avec les irrationnelles traditions du mysticisme? Il semble que son origine devrait la protéger contre une semblable alliance. Malheureusement, ne craignons pas de le dire, il se glisse en son sein, par l'ardeur infatigable d'une coterie dont le zèle n'est pas toujours pur de considérations mondaines, un esprit et une foi qui renient les principes qui l'ont fait naître et grandir, esprit judaïque, foi étroite, qui craint de se souiller au contact du monde, et dont l'ombrageuse susceptibilité se révolte et crie à l'hérésie à la moindre discussion.

En vain essaierait-on avec de pareils éléments, s'ils parvenaient à prévaloir, de ressusciter la foi dans les âmes. Ce qu'il faut à notre génération, c'est une religion éclairée, conciliatrice et pratique, sachant tenir compte de toutes les valeurs, consacrant les droits de la raison sans endurcir le cœur, se greffant sur le passé sans le reproduire, améliorant le présent sans le mépriser.

Une notable fraction du clergé catholique semble l'avoir

compris, et dans ces derniers temps des efforts courageux ont été faits dans le but de reconcilier le catholicisme avec les besoins actuels. Mais ces efforts ont échoué sous le poids de l'anathème : et cela devait être. Ils se trompent absolument sur les bases du catholicisme, ceux qui le veulent transformer, et ne s'exposent qu'à cette double alternative : Être considérés comme des imposteurs par les uns et traités d'apostats par les autres. Ses dogmes, ses précédents, sa tradition, tout en lui se refuse au moindre changement. Être ce qu'il est ou n'être plus, voilà sa loi et sa destinée. *Sint ut sunt aut non sint.*

Il n'en est pas de même du protestantisme. Placé par nature à égale distance d'un rationalisme exclusif, insuffisant pour les besoins variés de l'âme immortelle et d'un mysticisme irrationnel, énervant les âmes, il est en mesure de satisfaire à toutes les exigences des temps. Qu'il désavoue donc hautement l'empire démesuré des conceptions mystiques qui le ravagent; qu'il s'affranchisse enfin des entraves qui gênent l'exercice du libre examen, pour ne se souvenir que de la foi de ses glorieux fondateurs, qui savaient si bien allier la science au mystère, les plaisirs de l'intelligence aux jouissances du cœur; c'est à lui qu'il appartient de réveiller dans nos générations l'amour du nom de Christ; à lui, de rendre au christianisme tout son éclat, de le faire pénétrer, non plus comme un hors-d'œuvre dans la vie, mais comme le catéchisme et la charte de l'humanité, comme une religion touchant à toutes les branches de l'activité et conduisant au vrai progrès. Le progrès, c'est la vérité, qui peu à peu se fait jour, et peu à peu se réalise. La vérité, c'est le bonheur et la vie de l'homme impérissable.

THÈSES.

I.

1. S'il est vrai, comme on en convient généralement, que l'exégèse historique et grammaticale soit, de toutes les méthodes d'interprétation, la seule qui ait une valeur scientifique, bien blâmables sont les dogmatistes et les pasteurs qui n'en tiennent nul compte ou ne l'adoptent qu'à leur gré. Le temps est venu d'en avouer les résultats acquis, d'en tirer les conséquences et d'effacer de plus en plus la distinction entre un enseignement ésotérique et un enseignement exotérique. La logique et la franchise n'excluent point la prudence.

2. Les explications naturelles, mythiques, allégoriques ou autres qu'on a voulu donner des miracles positivement relatés par les évangélistes ne sont guère que des expédients et des subterfuges plus propres à faire suspecter la sincérité de leurs auteurs qu'à mettre à couvert leur orthodoxie.

3. De deux choses l'une : ou bien il faut accepter sans conteste tous les miracles que les auteurs sacrés rapportent d'une manière formelle et péremptoire (et ils sont presque tous dans ce cas), ou les rejeter, quant à leur valeur historique, comme contraires aux notions des lois de la nature aujourd'hui reconnues. Dès-lors, leur origine et le crédit qu'ils ont obtenu dans la tradition, se rattachent étroitement aux conceptions cosmologiques de l'antiquité, si différentes de celles que l'observation et la science moderne ont consacrées de nos jours.

Strasbourg, imprimerie de Ve.-Alb. Daumbach.